



BULLETIN SALÉSIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse. donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PIE IX).

Redoublez de force et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité. et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Rue des Wallons.

XXIV^e ANNÉE — N^o 271 — JANVIER 1902.

SOMMAIRE : SOUHAITS. — JANVIER : FÊTE ET SOUVENIR. — LETTRE ANNUELLE de Don Rua aux Coopérateurs salésiens. — DON BOSCO et l'éducation (2e partie, V). — LE REPRÉSENTANT du Successeur de Don Bosco en Amérique (suite). — GRÂCES de N.-D. Auxiliatrice. — NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO : Equateur (suite et fin). — A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES : Pampa centrale, Argentine, Chili, Patagonie septentrionale, Brésil, Amérique centrale. — Vie de Mgr Lasagna (suite). — Livres et revues.

Pour nous unir d'intention avec le comité international de l'Hommage à Jésus Rédempteur, en la personne de son Vicaire sur la terre, et pour joindre nos prières à celles du Monde catholique qui s'apprête à fêter la 25^e année de Pontificat de Notre Saint Père le pape Léon XIII, nous croyons bon de mettre en tête de notre Revue la prière pour le Pape, en engageant tous nos Coopérateurs à vouloir bien la redire avec nous.

OREMUS PRO PONTIFICE NOSTRO LEONE

Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus.

PRIONS POUR NOTRE PONTIFE LÉON XIII

Que Dieu le conserve, qu'Il lui donne la vie, qu'Il le rende heureux sur la terre et ne le livre pas entre les mains de ses ennemis.

Don Michel Rua, Supérieur de la pieuse Société salésienne, en son nom et au nom de tous les Salésiens, Filles de Marie Auxiliatrice et enfants confiés à leurs soins, souhaite à tous les membres de la pieuse Union des Coopérateurs salésiens, que l'enfant Jésus veuille bien répandre sur eux toutes ses grâces de choix, tant spirituelles que temporelles, et leur donner une longue et heureuse vie, pleine de mérites et couronnée d'une sainte mort.

Dieu veuille bénir les prières du **Successeur de Don Bosco** pour tous les Bienfaiteurs de ses œuvres.

Bonne et sainte année à tous les Lecteurs du *Bulletin salésien*.

Janvier

FÊTE ET SOUVENIR

*De même que le mois de décembre ramène chaque année la fête de l'Immaculée Conception, si chère au souvenir des Fils de Don Bosco, puisqu'elle leur rappelle le commencement de l'apostolat de leur bon Père et la fondation de ses principales Œuvres, ainsi le mois de janvier ramène pour tous les Coopérateurs des Œuvres salésiennes, la fête de leur Saint Patron, **saint François de Sales**.*

Le 29 janvier doit être pour tous un jour de fête toute spéciale, journée enrichie des faveurs de la sainte Église qui leur concède en ce jour toutes les Indulgences que peuvent gagner les Tertiaires aux fêtes et dans les églises de Saint-François d'Assise.

Le Règlement de la Pieuse Union prescrit aussi, qu'à l'occasion de la fête de Saint-François de Sales, une Conférence soit faite aux Coopérateurs. Qu'ils se fassent donc un devoir d'y assister, partout où se fera cette Conférence, car d'elle dépend souvent la vie et l'accroissement de l'Association. L'aumône indiquée en cette occasion peut être envoyée directement à la Maison la plus voisine.

Quand nous sera-t-il donné de voir, dans les villes où les Fils de Don Bosco ne sont pas encore installés, quelque prêtre zélé réunir autour de soi les Coopérateurs de la région et les encourager dans l'amour de la pieuse Union?

*Et puis, n'oublions pas nos morts. Le lendemain, **30 janvier**, dans toutes les Maisons salésiennes on prie pour les Coopérateurs défunts. Unissons-nous d'intention.*

*Enfin le **31 janvier** ramène le 14^e anniversaire de la mort du Fondateur de toutes les Œuvres salésiennes, de Don Bosco, mort à Turin, le 31 janvier 1888. L'immense héritage d'affection et d'œuvres, qu'il a laissé derrière lui, nous dispense de faire aucune recommandation à ce sujet. Chacun se laissera guider par son cœur pour la commémoration de ce triste anniversaire.*

LETTRE ANNUELLE DE DON RUA

aux Coopérateurs Salésiens

Turin, 1^{er} janvier 1902.

Bien chers Coopérateurs,



PERSONNE ne peut s'imaginer quel bonheur j'éprouve, au commencement de chaque année, à venir rappeler à votre zèle et à votre bonté les œuvres qui, grâce à vous, ont pu être accomplies par mes chers Salésiens dans les différentes parties du monde.

L'affection débordante que je porte dans mon cœur à tous les bienfaiteurs des Œuvres salésiennes, me rappelle chaque jour l'obligation de la reconnaissance et de l'action de grâce qui me lie envers eux.

C'est cette reconnaissance qui me fait un devoir de vous adresser aujourd'hui, au nom de tous mes confrères et de tous nos enfants, les souhaits les plus affectueux, pour que la nouvelle année soit heureuse pour vous, pleine de grâces et de mérites pour la vie éternelle. Oh ! oui, remercions Dieu, qu'Il ait bien voulu dans sa bonté vous conserver la vie, et souvenons-nous souvent que les années qui passent et se succèdent, nous sont données par le Seigneur, pour que nous les remplissions d'œuvres bonnes et méritoires.

Je vais tâcher maintenant, avec la simplicité des années passées, de mettre sous vos yeux, tout ce qu'avec le secours de Dieu et votre concours, nous avons pu faire dans l'année écoulée, en même temps

que nous vous ferons voir tout ce qu'avec les mêmes secours et concours nous nous proposons de faire en cette nouvelle année.

Mon premier devoir est de porter à votre connaissance que partout, cette année, nous avons continué de donner à la multitude d'enfants confiés à nos soins cette instruction et cette éducation civile et religieuse qui fera le bonheur de leur vie. Il y a plusieurs centaines de milliers d'enfants qui, dans les différentes parties du monde, jouissent du bienfait de votre charité auprès des Fils de Don Bosco, même en demeurant dans leurs familles, par la fréquentation de nos écoles du jour ou du soir et de nos Patronages. La majeure partie d'entre eux cependant, en même temps que de l'éducation, a aussi besoin du vivre et du couvert; et c'est ce qu'ils ont reçu et reçoivent encore de votre bienfaisance. Oh ! combien cette pensée doit vous consoler, que tant d'enfants qui, abandonnés à eux-mêmes, seraient peut-être devenus un jour des dévoyés de la société, grandissent maintenant pour devenir de bons et d'honorables citoyens, et que beaucoup d'entre eux, préférés du Seigneur, abandonnent le monde pour se faire Apôtres au milieu de leurs compagnons mêmes, ou pour s'unir à la Famille salésienne et faire pour les autres ce qu'on a fait pour eux.

Je prends de là occasion de vous faire remarquer que, comme recueillir et élever ces enfants est une chose continue, ainsi votre charité ne devrait jamais diminuer pour leur bien. Elles sont inouïes, pour-

rais-je dire, les dépenses qu'il nous faut faire chaque jour pour leur entretien, et sans votre secours il nous serait impossible de continuer. La vue de tant de maisons qui luttent pour la vie et se débattent au milieu des étreintes des dettes, me fait souvenir de ce que disait avec tant de vérité notre préfet apostolique de la Terre de Feu, Mgr Fagnano, dans la Conférence qu'il faisait à Turin le jour du départ des Missionnaires :

Beaucoup disent : Les Salésiens sont riches ! Oui, répondrai-je, ils sont riches de maisons sans revenus et surchargées d'impôts ; ils sont riches d'enfants pauvres ou orphelins à élever et à entretenir ; ils sont riches de dettes faites pour continuer leurs Œuvres et soutenir leurs Missions.

La diminution de la charité serait fatale aux Œuvres de Don Bosco, qui reposent seulement sur la divine Providence, parce que, la charité cessant, elles cesseraient d'exister.

Ce sont ces embarras financiers qui m'ont imposé l'obligation de vous faire un appel spécial par la Circulaire que je vous ai adressée dans le cours de l'année passée et que je rappelle à votre charité. Pardon de cette digression, et passons à l'examen de nos Œuvres.

En Europe

Dans le cours de l'année écoulée, notre soin principal a été de consolider autant que possible les maisons déjà existantes, en les dotant ou du personnel nécessaire ou des moyens propres à l'avancement de chacune. Grâce à Dieu, notre œuvre ne marche pas en vain, puisque nous avons trouvé, d'après le compte rendu général, une amélioration notable pleine de sécurité.

Cependant, à la suite de demandes réitérées de personnages éminents, je me suis vu forcé d'accepter de nouvelles maisons, dont l'ouverture avait été promise depuis déjà plusieurs années.

C'est ainsi qu'en Italie, a été inaugurée

la maison d'Ancône, qui doit devenir, sous le nom d'Institut de la Sainte Famille, une école professionnelle d'arts et métiers. Un comité de Coopérateurs, sous la présidence de S. Em. le cardinal Marnara, travaillait déjà depuis plusieurs années à l'érection de cet Institut, à cause du besoin absolu d'une œuvre qui s'occupât de la jeunesse; aujourd'hui l'œuvre est commencée et, avec l'aide de Dieu, elle donnera bientôt de bons fruits. — A Schio, grâce à la munificence de Mgr Panciera et de dévoués Coopérateurs, on nous a confié Patronage, Écoles du jour et du soir, en faveur des enfants des nombreux ouvriers de ce centre manufacturier. L'amour de la jeunesse et l'affection portée aux Salésiens ont fait promptement développer la charité de ces généreux Coopérateurs. — A Corigliano d'Otrante, s'est ouverte une nouvelle Colonie agricole, par les soins de M. le baron Comi qui a fourni tous les moyens nécessaires pour élever la jeunesse dans l'amour de la religion et d'un travail raisonné des champs qui seul peut rendre la nation prospère.

En Autriche, dans la partie de la Pologne soumise à cet empire, on a pu inaugurer à Oświęcim, en octobre dernier, la nouvelle maison commencée depuis plusieurs années, auprès de l'église de Saint-Hyaacinthe, qu'un comité nous avait offerte, après l'avoir rachetée aux Juifs. Nous avons pu y ouvrir des classes pour la jeunesse et nous y ajouterons bientôt une école d'arts et métiers, si la Providence veut bien continuer à nous bénir au milieu des grandes difficultés où nous nous trouvons.

En France, en Suisse, en Belgique, en Espagne et en Portugal, nous n'avons fait que nous maintenir et renforcer les œuvres existantes.

Enfin en Angleterre, pour répondre à la vive charité de l'évêque de Portsmouth, nous avons accepté, dans la ville de Farnborough, un orphelinat pour les enfants des marins et des soldats si éprouvés ces

temps derniers. Pour que l'on puisse juger de l'importance de cette œuvre, voici un passage de la lettre pastorale par laquelle Mgr l'évêque annonçait à son clergé la naissance de cette œuvre : « Nous sentions chaque jour davantage, dit-il, la nécessité d'avoir une maison, où l'on pût former à un art ou à un métier tant d'enfants abandonnés qui sont l'objet de la prédilection des Protestants, au grand détriment de la Foi catholique, mais surtout où l'on pût recueillir tous les orphelins de nos soldats et de nos marins. Nous en parlâmes aux Salésiens, qui exaucèrent aussitôt notre demande, en acquérant un terrain que Nous leur avions indiqué, tout proche du camp d'Aldeshot, et c'est là qu'en peu de temps ils purent élever un bâtiment. L'unique récompense que les Salésiens Nous demandent, est la permission de pouvoir recueillir des aumônes dans notre diocèse; Nous le leur accordons très volontiers, persuadé que vous voudrez bien recommander aussi leur œuvre à la charité de votre peuple. Quant à Nous, Nous ne pouvons trouver de paroles suffisantes pour exprimer notre profonde reconnaissance envers ces bons prêtres, pour Nous avoir délivré de la grande anxiété qui nous oppressait dans le gouvernement de notre diocèse. Leur œuvre prospérera et Nous n'aurons plus sous les yeux le désolant spectacle de voir la fleur de notre troupeau reçue dans les maisons des Protestants avec la certitude absolue de la perte de leur foi et de leur moralité. »

En Amérique et dans les pays de Mission

Je suis heureux de pouvoir vous dire tout de suite que les nouvelles reçues de nos Missions, sont consolantes, pour la plupart.

Comme vous l'avez déjà su par notre *Bulletin salésien*, un imposant Congrès de

Coopérateurs salésiens s'est tenu, au mois de novembre 1900, dans la ville de Buenos-Ayres, capitale de la République Argentine, à l'occasion du jubilé de nos Missions, qui accomplissaient cette année-là le vingt-cinquième anniversaire de leur fondation. En souvenir de cette circonstance solennelle, on décida l'ouverture d'une nouvelle maison dans le quartier de *Palermo*, faubourg le plus abandonné de la capitale, ce qui porte presque à cent le nombre des maisons et des missions d'Amérique dans le court espace de vingt-cinq ans, sans compter les Patronages qui sont aussi nombreux et qui accueillent le dimanche, dans la seule ville de Buenos-Ayres, plus de deux mille enfants, garçons et filles.

Dans les autres Républiques de l'Amérique du Sud, au Chili, au Pérou, au Paraguay, au Brésil, en Bolivie, au Vénézuéla, dans la Colombie, malgré les guerres, l'œuvre prospère; mais nous n'avons fait que fortifier les maisons existantes.

Dans l'Équateur cependant, à Quito, d'où nos confrères avaient été exilés en 1896, s'est ouverte une nouvelle maison, à la faveur du changement des temps; peu à peu, les autres maisons fermées rouvrent leurs portes, et bientôt, le bien interrompu, reprendra de partout.

Dans l'Amérique centrale, à San Salvador, au Mexique, et enfin aux États-Unis, même développement.

En pays de Missions

Le bien qui avait été interrompu dans la capitale de l'Équateur, s'était continué, malgré cela, dans les Missions de cette même République, dans le *Vicariat apostolique de Mendez et Gualaquiza*. Ce qui me console, c'est qu'on a pu enfin porter la paix parmi les *Jivaros* qui se trouvent à l'est des Andes équatoriennes. D'années en années, la haine croissait, peut-on dire, entre les différentes tribus de ces Indiens, et elle se manifestait par de continuelles tueries et d'atroces carnages. Aujourd'hui

la paix est assurée et durera, espérons-le, puisqu'on a réussi à réconcilier les Caci-ques qui étaient les plus avides de sang.

Au *Matto Grosso*, dans le Brésil, nos Missionnaires ont pu faire de nouvelles explorations, qui ont assez bien réussi, au milieu des tribus sauvages des *Bacairis* et des *Cajabis*; cela laisse espérer qu'on pourra bientôt entreprendre de travailler à leur civilisation d'une manière définitive.

Moins confortantes sont les nouvelles qui nous arrivent de la Colombie. Là, la guerre civile qui dure depuis plusieurs années, les maladies, la cherté des vivres et de toutes les choses nécessaires à la vie, ont réduit à la plus déplorable condition, les *Lépreux* d'Agua de Dios. Leur misérable situation vous a déjà été longuement décrite par leur infatigable apôtre, Don Rabagliati, dans les lettres qu'a publiées le *Bulletin* cette année.

Enfin les Missions de la Patagonie et de la Terre de Feu souffrent encore des suites des ruineuses inondations d'il y a deux ans. Le *Vicariat apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale*, qui semblait devoir alors se consolider définitivement, n'a pu encore se relever complètement, malgré tout le zèle de Mgr Cagliero; et la *Préfecture apostolique de la Patagonie méridionale et de la Terre de Feu* n'a pu, malgré l'industrie infatigable de Mgr Fagnano, réparer qu'à moitié, les pertes qu'elle a éprouvées.

Que votre charité, dévoués Coopérateurs, ait surtout en vue ces Missions désolées; et pour finir cette revue, je vous rappelle, ce que vous avez déjà lu dans le *Bulletin* de décembre, comment cette année encore nous avons préparé une nombreuse expédition de Salésiens, à cause des besoins urgents que nous ont signalés les Inspecteurs et Directeurs venus à Turin pour le neuvième Chapitre général de notre pieuse Société. Je sais que nous avons assumé de lourdes charges, quand on pense que chacun des quatre vingt-douze partants vient à nous

coûter plus de mille francs, mais la confiance en Dieu et en vous, bien chers Coopérateurs, m'a animé à supporter de tels sacrifices.

Nouvelles propositions pour cette année

Sans descendre à des particularités, par rapport aux besoins de nos différentes Œuvres, permettez-moi, pour seconder l'apostolat du clergé dans le salutaire réveil du *retour aux champs*, d'attirer tout spécialement votre attention sur nos Colonies agricoles. Empêcher le dépeuplement des campagnes et l'agglomération dans les villes, au grand détriment de la foi et des bonnes mœurs des gens de la campagne, ramener les populations à la vraie source de leur intérêt économique, tels sont les premiers avantages de ce *retour aux champs*. Voilà ce que je voudrais que fût le premier champ d'activité des Fils de Don Bosco, ainsi que celui des soucis de votre bienfaisance, cette année.

Les Salésiens ont déjà depuis de nombreuses années, consacré leur activité dans des Colonies agricoles tant en France qu'en Italie et ailleurs; mais les résultats seraient certainement plus grands si nos bons Coopérateurs voulaient bien leur procurer les moyens nécessaires pour se fournir de tous les instruments que réclament les progrès de l'agriculture, et qui leur manquent en grande partie.

C'est ce que nous pouvons dire en particulier des Colonies agricoles de *Ruitz* (Pas-de-Calais) et de *Saint-Genis* (Charente-Inférieure), ainsi que de la Ferme du *Rossignol*, par Coigneux (Somme) et de la maison de *Rueil* (Seine-et-Oise).

Dans les Missions aussi, l'agriculture, rationnellement enseignée, prête vie à beaucoup de nos maisons et sert à nous faire désirer et demander, même parmi les sauvages. A *Gualaquiza* dans l'Equateur, au *Matto Grosso* et à *Cachoeira do Campo*, dans l'état de Minas Geraes, au Brésil, dans l'Uruguay, au Pérou, dans la

République Argentine, les Colonies agricoles ont beaucoup contribué au bien.

Cette année, une vaste Colonie agricole va nous être confiée à la Jamaïque, une des Grandes Antilles. Cette île appartient à l'Angleterre et est presque toute entière peuplée de protestants. Le Vicaire apostolique, Mgr Gordon, y a fait préparer des terrains assez fertiles en café, cacao, canne à sucre, coton, qu'il a pensé devoir confier aux Salésiens. Le saint évêque s'est procuré en outre de vastes terrains encore incultes qu'il a pu acquérir à peu de frais: il a déjà fixé que les jeunes gens, élevés dans la colonie, seraient pourvus du nécessaire tout le temps de leur éducation et que, arrivés à l'âge d'homme, ils resteraient propriétaires d'une partie des terrains de cette vaste colonie. On leur procurera en même temps les outils nécessaires et on leur élèvera une petite maison, ce qui contribuera peu à peu à former dans cette île des centres catholiques. Nous espérons que cette institution produira beaucoup de bien et nous la recommandons aux prières des Coopérateurs, pour que le Seigneur veuille bien réaliser le désir du bon évêque et bénir nos travaux.

Je vous demande donc de vouloir bien, en même temps que vous continuerez à développer les œuvres déjà existantes dont je vous ai parlé avec tant d'instances, les années précédentes, m'aider aussi à soutenir ces nouvelles entreprises que pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de la jeunesse je me propose de commencer cette année.

En terminant cette lettre, je suis heureux aussi de vous annoncer qu'à partir du premier janvier de cette année, notre *Bulletin salésien* commencera à paraître en langue portugaise, pour répondre aux désirs des nombreux Coopérateurs du Portugal et du Brésil.

Et maintenant, bien chers Coopérateurs, j'éprouve le besoin de vous demander pardon si, par de continuelles demandes, j'abuse par trop de votre bonté et de

vosre patience. J'y suis forcé d'une part par les pressants besoins de nos maisons et de nos missions, et d'autre part j'y suis encouragé par les paroles si délicates et si chrétiennes qui furent si souvent dites à Don Bosco par d'insignes bienfaiteurs. Quand il les remerciait des secours qu'ils voulaient bien donner à nos œuvres: « Ne nous remerciez pas, lui répondaient-ils, c'est plutôt à nous à vous remercier; car, sachez que, chaque fois que nous vous avons donné quelque chose pour vos enfants ou pour vos missions, Notre-Dame Auxiliatrice nous l'a toujours rendu avec usure. » C'est l'accomplissement de la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a assuré que le bien fait au prochain serait récompensé au centuple même en cette vie. Chaque jour nous demandons à Dieu, par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, pour nos chers Bienfaiteurs, toutes les grâces tant spirituelles que temporelles, qu'Il sait leur être le plus nécessaires. Mais s'il ne plaît pas à Dieu d'accorder à tous des grâces temporelles, il est sûr, comme le disait Don Bosco, qu'on *recueillera à la fin de la vie tout le fruit des bonnes œuvres.*

Je prierai donc et ferai prier toute la Famille salésienne, pour que, après une vie heureuse, vous ayez le bonheur de vous trouver riches de mérites à l'heure de la mort.

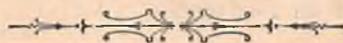
Vous aussi, priez pour moi et comme je vous assure que je vous porte toujours dans mon cœur, ainsi souvenez-vous de celui qui, avec le plus profond respect et la plus vive reconnaissance, est heureux de se dire de vous tous,

Dévoués Coopérateurs et zélées Coopératrices,

le très humble et très obéissant serviteur

Don MICHEL RUA, *prêtre*

Successeur de Don Bosco.



Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

V

La confession dans les maisons salésiennes

Le sacrement de Pénitence est avec l'Eucharistie à laquelle il prépare, le sacrement sanctificateur par excellence. Il est à la fois sacrement des morts et sacrement des vivants: il rend la vie de la grâce aux chrétiens qui l'ont perdue par le péché mortel et l'augmente en ceux qui l'ont conservée. Il est le sacrement des justes comme celui des pécheurs, et l'on a vu des saints qui s'étaient fait une loi de la confession quotidienne. Le Concile de Trente attribue au sacrement de Pénitence tout ce qu'il y a de sainteté dans l'Église. Aussi nos frères séparés, comme disait saint François de Sales, les protestants d'Allemagne et d'Angleterre commencent à regretter le sacrement de Pénitence qu'ils avaient d'abord proscrit, et manifestent des tendances marquées à le reprendre.

Le sacrement de Pénitence, utile à tout le monde, l'est surtout pour les enfants et les jeunes gens. Il prémunit les enfants contre les chutes précoces, ou les en retire promptement; il éclaire, forme leur conscience et dirige leurs premiers pas dans la vie chrétienne. Le sacrement de Pénitence est l'unique planche de salut pour les jeunes gens. Seul il les fait persévérer pendant les années critiques de l'adolescence au milieu des dangers du monde, il les relève de leurs chutes si faciles à cet âge, il leur aplanit la voie du bien, leur apprend à lutter contre les ennemis du dedans et du dehors, contre leurs passions et le démon, il leur procure un conseiller fidèle, un guide sûr et expérimenté dans la personne de leur confesseur. Voilà pourquoi Don Bosco donne une large place dans ses maisons au sacrement de Pénitence.

(*) Voir *Bulletin salésien* février 1901 et suivants.

Trois conditions font de la confession une source féconde de salut dans les maisons d'éducation: la première c'est qu'on y aille librement; la seconde, qu'on l'aborde facilement, et la troisième qu'on la fasse avec les dispositions nécessaires.

Pour la liberté de la confession, voici comment Don Bosco en parle dans le Règlement des maisons, à l'application du système préventif (n° 4): « Il ne faut pas obliger les jeunes gens à fréquenter les sacrements, il faut seulement les y encourager et leur en fournir la facilité. A l'occasion des retraites, des triduums, neuvaines, prédications, catéchismes, il faut s'appliquer à montrer la beauté, la grandeur, la sainteté de cette religion qui nous offre dans les sacrements, des moyens d'une pratique aisée, des moyens si efficaces pour la paix du cœur et pour le salut de l'âme. Ainsi les enfants seront spontanément fidèles aux exercices de piété, ils les accompliront de plein gré, avec plaisir et avec fruit. »

Quant à la facilité de se confesser, elle est aussi complète que possible dans les maisons de Don Bosco. Ce n'est pas seulement la veille des fêtes ou même chaque samedi que le confessionnal est ouvert et accessible à tous, c'est tous les jours, le matin et le soir. Le matin durant la messe de communauté, il y a toujours un ou plusieurs confesseurs à la disposition des enfants, et il faut voir comme l'on en use; en sorte que l'exemple facilite encore l'accès du saint Tribunal en stimulant la volonté des hésitants. Le soir c'est la même chose pendant et après les prières, là où les prières du soir se récitent à la chapelle.

Aussi la question que se pose un prêtre étranger quand il arrive à l'Oratoire de Turin pendant la messe de communauté est celle-ci: Quelle fête est-ce donc aujourd'hui dans la maison? car il voit le saint Tribunal

assiégé comme dans les paroisses la veille des grandes fêtes.

Que dire maintenant des dispositions requises par Don Bosco pour la réception du sacrement de Pénitence? Il a consacré dix pages de son manuel de piété, *La jeunesse instruite*, à ce sujet capital.

Voici d'abord comment il démontre l'importance de se bien confesser: « Mes chers enfants, dit-il, un seul péché mortel suffit pour précipiter dans l'enfer celui qui l'a commis s'il n'en obtient le pardon avant de mourir. C'est pourquoi rien au monde ne doit nous être plus à cœur que d'obtenir ce pardon, quand nous avons eu le malheur de pécher mortellement. Afin de pourvoir à cette nécessité, Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué le sacrement de Pénitence, au moyen duquel nous pouvons obtenir le pardon des péchés commis après le baptême. »

« Jésus dit à ses Apôtres: Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Saint Jean, ch. XX.)

« Par ces paroles Jésus a donné à ses ministres le pouvoir d'absoudre ou de ne pas absoudre. De là découle pour les chrétiens l'obligation de confesser leurs fautes, pour que le prêtre puisse juger s'il doit donner ou refuser l'absolution.

« Mais hélas! nombre de chrétiens ne savent pas profiter de ce sacrement; même il est fort à craindre qu'il ne devienne pour plusieurs une cause de damnation au lieu d'être un moyen de salut, parce qu'ils le reçoivent mal. C'est pour vous préserver d'un si grand malheur, mes chers enfants, que j'ai placé ici une courte instruction: lisez-la attentivement, je vous en prie, chaque fois que vous vous disposerez à vous confesser. »

Puis, le bon père, en théologien irréprochable, énumère les dispositions nécessaires, pour se bien confesser: « Ce sont, dit-il, l'examen, la contrition, le bon propos, la confession et la satisfaction. Les plus indispensables sont la contrition et le ferme propos.

« La contrition doit être intérieure, surnaturelle, souveraine et universelle. »

Don Bosco explique ces différentes qualités de la Contrition en donnant les motifs de la contrition parfaite qui, dans le cas de nécessité, supplée au sacrement de Pénitence et peut retirer l'âme du péché mortel. Ensuite

il parle du ferme propos: « Il faut, dit-il, que la douleur soit jointe au ferme propos, c'est-à-dire, à une promesse, à une résolution sincère de préférer la mort à tout nouveau péché mortel; sans cela point de pardon. L'absence même de cette résolution est la preuve qu'on n'a pas une vraie douleur; car le repentir véritable d'une faute suppose la ferme résolution de n'y plus retomber à l'avenir pour quelque raison que ce soit. »

Enfin Don Bosco passe de la théorie à la pratique et voici la recommandation qu'il fait; elle montrera que, s'il désire qu'on se confesse souvent, il veut qu'on le fasse sérieusement. Qu'on médite ce passage, nous le citons textuellement: « Dès la veille du jour que nous aurons choisi pour nous confesser, nous nous préparerons à cette grande action par quelque bonne œuvre, telle qu'une visite au Très Saint Sacrement, un jeûne, une mortification, une pieuse lecture, quelques prières ou autres choses semblables. Le jour même de la confession, nous nous mettrons en la présence de Dieu et le prions de tout notre cœur de nous aider à bien faire notre examen, c'est-à-dire, une recherche exacte et soignée de tous les péchés commis depuis notre dernière confession; nous réciterons ensuite la prière suivante:

« Seigneur Jésus, Rédempteur de mon âme, je me prosterne à vos pieds; je vous supplie d'avoir pitié de moi et de me faire miséricorde. Que votre grâce m'éclaire afin que je connaisse maintenant tous mes péchés, comme je les connaîtrai lorsque je me présenterai devant vous pour être jugé. Faites, ô mon Dieu, que je les déteste avec une véritable douleur et que j'en obtienne le pardon par les mérites du Sang précieux que vous avez répandu pour moi sur la croix. »

« Vierge Marie, et vous tous, Saints et Saintes du Paradis, priez pour moi, afin que je fasse une bonne confession. »

Parlant ensuite de l'examen de conscience Don Bosco dit: « Il ne suffit pas de manifester simplement tel ou tel péché, mais il faut dire le nombre de fois qu'on l'a commis. Par exemple, il ne suffit pas de dire: J'ai tenu de mauvais propos, il faut ajouter combien de fois vous l'avez fait, ou bien: J'ai eu de mauvaises pensées, mais encore dire le nombre, et si elles ont été volontaires ou non.

« Nous devons encore nous examiner sérieu-

sement sur le péché de scandale et voir si nos paroles, nos conversations, nos actions n'ont pas été pour notre prochain une occasion de péché. Car dans ce cas, le nombre des péchés dont nous devrions nous confesser, égalerait celui des personnes qui nous auraient vu ou entendu. »

On le voit, Don Bosco l'a compris. Il veut la confession fréquente, mais il la veut sérieuse et bien faite. Aussi revient-il fréquemment sur ce sujet et tâchait-il par tous les moyens possibles de prémunir ses enfants contre les confessions nulles ou sacrilèges. « Un jour, dit-il, je croyais voir en songe des enfants qui s'amusaient dans une cour. Les uns étaient au gymnase et s'efforçaient de grimper après une corde, mais la corde avait été humectée par la pluie, le terrain était boueux, et leurs mains glissant, ils retombaient sans cesse, de sorte qu'ils étaient toujours au même point, sur la terre fangeuse, tout souillés de boue.

« Et Dieu me fit comprendre que ceux-là figuraient les enfants qui s'approchent du

saint Tribunal sans ferme propos. Ils font des efforts insuffisants, prennent des résolutions qu'ils ne tiennent pas, et restent toujours dans la boue de leurs péchés.

« Puis, continua Don Bosco, j'en vis d'autres qui se tenaient dans un coin de la cour, ils paraissaient converser ensemble, mais que leur état était lamentable ! Ils avaient un gros serpent autour du cou dont la queue leur descendait sur le cœur et dont la tête se dressait sous leur menton, la bouche ouverte et le dard vibrant comme pour leur empêcher de parler. Et ceux-là figuraient les enfants qui cachent leurs péchés en confession. Ils s'approchent du prêtre pour dire leurs péchés mais ils restent sous l'empire du serpent infernal qui leur tient les lèvres closes. »

Ainsi le bon père dans son zèle d'apôtre usait de toutes ses lumières naturelles et surnaturelles pour amener ses chers enfants à faire toujours d'excellentes confessions et leur tenir sans cesse ouverts les trésors de miséricorde et de pardon que renferme le sacrement de Pénitence.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO en Amérique

*Extraits des lettres de D. Gusmano (Suite) **

Puntarenas ne possède pas d'autre église ; Don Borgatello en est le curé, et sa juridiction s'étend sur une étendue de 195,000 kil. carrés. Je ne parle pas de l'accueil fait à Don Albéra, de la joie qu'éprouvèrent nos confrères. Se trouvant à la dernière extrémité du continent américain, ils ne voient jamais un supérieur ; Mgr Cagliero y alla bien en 1892, mais il ne put tout voir. Oh ! comme ils sentent cet espèce d'abandon ; c'est un de leurs plus grands sacrifices.

A l'île Dawson

Nous partons de Puntarenas le 14 février au soir. Au port nous attend un petit vapeur, dans lequel gens, animaux, marchandises sont

(*) Voir *Bulletin salésien* décembre 1900, mai, juin septembre, octobre et décembre 1901.

entassés ensemble, laissant aux premiers le soin de se défendre des coups et des morsures de leurs compagnons de voyage. Ajoutez à cela cette nuit une bourrasque affreuse qui nous retarde de huit heures : l'eau passait d'une partie à l'autre du bateau en jets, en vagues, en ondées, et il n'y avait aucun moyen de s'en protéger. Ce fut un contraste vraiment sensible quand, après quinze heures de cet enfer nous entrâmes dans la pittoresque baie Harros, sur les bords de laquelle fut élevée notre Mission de Saint-Raphaël. Les ondes sont tranquilles, l'air est tiède, les collines et les bosquets qui entourent la mission sont luxuriants et beaux à voir ; au loin se dresse une énorme croix diminuée par la distance.

Nos confrères se doutèrent, au sifflet pro-

longé du vapeur, de notre arrivée, parce qu'on remarqua aussitôt sur la plage un mouvement insolite, une grande agitation, un véritable enthousiasme. En un clin d'œil des drapeaux s'élèvent de toutes parts; les enfants guidés par les Salésiens accourent au môle, les Indiens adultes laissent leurs travaux et s'avancent inquiets; quelques barques sont mises à flot et viennent à force de rames à la rencontre du vapeur. Dans l'une d'elles se trouve le directeur, qui le premier vient baiser la main de Don Albéra et lui porte les salutations respectueuses des confrères et des Indiens. Pendant ce temps, sur le môle con-

et toutes travaillent pendant le jour dans un grand atelier sous la conduite des Sœurs. L'établissement des Sœurs renferme 54 filles, et celui des Salésiens 50 garçons. Les hommes sont partagés en différents travaux: les uns pêchent, d'autres soignent les animaux, surtout les moutons qui servent à leur nourriture; beaucoup s'occupent à combler les lagunes avec des troncs d'arbres, à défricher les bois, à faire des routes. Quelques-uns de nos confrères coadjuteurs ont déjà fait près de deux kilomètres de voie *ferrée*, mais toute en... *bois*. Mgr Fagnano a installé une scierie qui coûte environ 120,000 francs et les troncs



TERRE DE FEU — Mission salésienne de l'île Dawson.

tinuent les applaudissements et les vivats, les bras se tendent vers la mer et on entend répéter, par ces voix encore sauvages, des noms chers au cœur de tout Salésien. Don Albéra est profondément ému. Qui aurait pu alors se souvenir des ennuis et des incommodités du voyage?

L'île Dawson s'étend sur une superficie de 133,000 kilom. carrés; elle est couverte de bois très touffus, et compte plus de vingt millions d'arbres. Elle a été cédée pour 20 ans par le gouvernement chilien aux Salésiens pour y travailler au bénéfice des Indiens. Il y a peu de temps, on en comptait près de 500, aujourd'hui la mort les a décimés un peu. On fait revivre ici le temps heureux du Paraguay d'autrefois: c'est une grande famille dans laquelle les Salésiens et les Sœurs de Marie Auxiliatrice servent de chefs de famille. Chaque famille a sa maison à part: les femmes savent en temps convenable préparer les repas, les veuves vivent ensemble

d'arbres taillés, couchés sur un char, sont conduits à la scierie où ils sont réduits en planches. Les Indiens certes travaillent peu et ils ont besoin d'être toujours guidés, aussi y a-t-il beaucoup de personnes, qui ne voyant rien en dehors de l'intérêt, ne peuvent comprendre comment les Salésiens n'emploient pas quelques ouvriers habiles qui feraient rapporter beaucoup plus à cette scierie. Ils ne comprennent pas que Mgr Fagnano et ses compagnons n'ont pas d'autre but que de concourir par tous les moyens possibles au relèvement de ces pauvres Indiens, pour les rendre utiles à eux-mêmes et au pays qu'ils habitent, et, par le moyen du travail, sanctifier leurs âmes. Il n'y a pas de doute, leurs erreurs sont beaucoup plus nombreuses que le gain qu'ils rapportent, mais peu importe. Quelle satisfaction n'est-ce pas pour les Indiens eux-mêmes de voir que les couvertures dont ils se couvrent, les chemises, les chaussettes, les habits en grande partie sont l'ou-

vrage de leurs femmes! Comme cela les relève de leur abattement, comme cela les ennoblit. C'est l'unique travail auquel ils peuvent être appliqués, parce que le climat, excessivement froid, ne permet pas la culture de la terre.

Il faudrait ne pas avoir de cœur pour ne pas se sentir ému en voyant le dimanche au premier son de la cloche, tous les habitants, personne excepté, remplir la vaste église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et

leur fut faite, soit que, à cause des maladies importées par les étrangers, ou de leur sang gâté par la peur, presque tous meurent atteints de phthisie.

Difficultés pour aborder à la Terre de Feu

EN face de l'île Dawson, se trouve la Terre de Feu: en trois heures on y arrive, mais pour aller à notre maison de La Chandeleur, voisine du Cap Sunday, sur le



TERRE DE FEU — Missionnaires et Indiens de la Chandeleur.

prier à l'unisson. Don Albéra, distribua à près d'une centaine le Pain des forts, et plus tard la parole divine, c'était juste le dimanche gras, alors que tant de gens civilisés courent les rues, en outrageant leur Créateur. N'est-ce pas un spectacle capable d'émouvoir le cœur d'un chrétien? Il est vrai que le cimetière de cette île renferme les dépouilles de plusieurs centaines d'Indiens, mais au moins ils y sont tous morts chrétiennement; on y raconte des choses édifiantes, on a presque la certitude de leur salut éternel, et cela console le cœur déchiré de nos bons confrères, qui aiment les Indiens comme un père les aimerait. Cette race paraît destinée à périr, soit à cause de la guerre de destruction qui

rivage opposé à celui qui regarde l'île Dawson, le chemin est non seulement impraticable, mais dangereux et beaucoup plus long. Nous fûmes donc forcés de traverser de nouveau le détroit de Magellan et de tourner à droite en faisant le tour de près de la moitié de l'île. On n'a pas idée des difficultés qu'on rencontre. Nous avons été assez heureux dans l'aller: nous y sommes arrivés en 27 heures. Pour la première fois, la mer ne nous laissa pas célébrer la sainte messe et non contente de cela nous a fatigués à l'excès à force de nous réclamer des tributs et de nous faire restituer même ce que nous n'avions pas pris. En Amérique le carême n'existe pour ainsi dire pas, mais en voyage dans ces mers,

on jeûne, on fait abstinence, etc. ; mon estomac en sait quelque chose : pendant 36 heures, il n'a même pas pu goûter à l'eau, et cependant nous eûmes un très bon voyage.... Les Sœurs, parties avant nous, y mirent 17 jours. Quelque temps auparavant, un vapeur argentin tout neuf, le *Fueghino*, fut en grand danger de sombrer; son unique passager, le chef de police d'une partie de la Terre de Feu, y perdit toute sa garde-robe, l'eau lui emporta même jusqu'à son lit, et Mgr Fa-

cargaison. Nous ne savions rien de cela. Le capitaine nous avait dit qu'il retournerait nous prendre au bout de trois jours; nous attendions toujours. On peut s'imaginer dans quelle anxiété nous étions, là, au milieu de cette grande île, séparée de toute société humaine. Il n'y a ni télégraphe, ni poste: chacun paye pour avoir, quand on le peut, sa correspondance.

La difficulté de ces rivages est quelque chose d'extraordinaire; ce qui fait naturellement



TERRE DE FEU — Personnel de la mission de la Chandeleur.

gnano qui l'avait eu comme élève à notre collège de Saint-Nicolas, dut lui faire cadeau d'un matelas et du reste. Ce monsieur me disait qu'il avait beaucoup voyagé par mer, sur l'Atlantique, le Pacifique, mais qu'il n'avait jamais rencontré de bourrasque aussi terrible; en 7 jours il avait fait un trajet de 40 heures. Le malheureux ne savait pas qu'ici c'est chose ordinaire. A vingt lieues de notre mission dans la baie Polycarpe, un bateau français, de 120 mètres de long et chargé de de toutes sortes de marchandises, s'est jeté à la côte, il n'est plus possible de le renflouer; on a dû abandonner les marchandises à 60 0/0 à ceux qui veulent les prendre. C'est là que l'*Elena* a dû s'arrêter 18 jours pour prendre

que les transports y sont très chers. Combien de fois Mgr Fagnano s'est-il vu obligé d'affréter un bâtiment à 1000 francs par jour et ensuite ne pouvoir embarquer les provisions qu'il y devait conduire!... Il fallait vraiment le courage de Mgr Fagnano, sa confiance dans la divine Providence pour entreprendre une œuvre aussi ardue, pour combattre contre les innombrables obstacles de la nature et des moyens qui s'interposaient et durent encore....

Aussitôt débarqués, nous avons dû faire dix kilomètres à cheval pour arriver à notre mission. Ici je devrais répéter tout ce que j'ai dit de l'île Dawson: deux établissements, Salésiens et Sœurs, entourent l'église, une

soixantaine de maisons d'Indiens l'environnent. L'ancienne mission était beaucoup plus belle; la vaste église, les cent et quelques maisons d'Indiens ont flambé en une heure. J'ai peu vu de courage comme celui de Mgr Fagnano; cependant au souvenir de ce malheur il ne peut retenir maintenant encore ses larmes, après plus de quatre ans. Il y eut une centaine de mille francs de perdus, et ce qui est pire, beaucoup de bien empêché. Je suis allé voir les ruines et le lieu où les confrères avec leurs garçons, et les sœurs elles-mêmes avec leurs filles, ont vécu pendant plusieurs mois: un hangar couvert de lames de tôle qui empêchait le passage de la grêle, mais non de l'eau et du vent; privés de vivres, ils ne se sont nourris que de viande et ce pendant plusieurs mois avec la plus grande joie.

Mission de la Terre de Feu

Notre mission de la Terre de Feu a une étendue de terrain de 20,000 hectares; il y a des pâturages en abondance et on y entretient les animaux nécessaires pour donner à manger aux Indiens qui consomment environ 200 kilogrammes de viande par jour. Pensez quelle dépense est nécessaire pour les entretenir; seul un entier abandon dans la divine Providence peut permettre à Monseigneur de continuer: les calculs humains le feraient certes tout laisser. Il souffre de ne pouvoir aller sur la montagne à la recherche des autres brebis perdues; ses conditions financières sont vraiment bien tristes. Dans les moments difficiles, il relit les lettres de Don Bosco, il se rappelle l'instance de notre bon Père, dès le commencement des missions, pour ouvrir promptement ces missions de la Patagonie et de la Terre de Feu. Don Bosco connaissait si bien ces lieux qu'il obtint en 1883 une médaille d'or pour la conférence qu'il avait faite dans la salle de la société de Géographie de Lyon; Don Albéra nous a rappelé plusieurs fois comme il avait été lui-même la recevoir, en compagnie de Don Barbéris.

Le représentant de Don Rua avait décidé de ne s'arrêter que quelques jours dans cette mission de la Chandeleur, parce que le 14 mars nous devons partir avec Don Malan pour le Matto Grosso; mais en ces pays per-

due, on sait quand on arrive mais on ne sait pas quand on part. Le bateau, à cause du mauvais temps, nous y a laissé quinze jours de plus... J'ai profité de l'occasion, pour faire quelques excursions à cheval; mais la santé précaire de Don Albéra et le froid intense ne lui permirent pas d'en faire autant. Pour occuper le temps que les engagements pris nous faisaient paraître encore plus long, je me suis informé de différentes petites choses, dans l'espoir qu'elles pourraient être agréables à nos Coopérateurs.

Les Fuégiens, qui demeurent dans nos missions, appartiennent à deux tribus qui diffèrent entre elles par les mœurs, l'aspect et l'idiome. La grande île de la Terre de Feu est habitée par les Onas ou Indiens à pied; ils descendent très probablement des Patagons auxquels ils ressemblent beaucoup par l'aspect physique et la langue. Ils ne savent pas et n'ont même jamais su naviguer, ce qui fait supposer qu'ils ont commencé à habiter l'île au temps où elle était unie au continent, c'est-à-dire avant que le détroit ne la séparât encore.

Dans l'île Dawson et sur les côtes des autres petites îles de l'archipel, vivent les Indiens Alaculufas, habiles navigateurs qui se nourrissent principalement de pêche. Ceux-ci sont ordinairement tristes et taciturnes; les Onas beaucoup plus gais et expansifs surpassent aussi en stature les Alaculufas. Pendant presque un mois que j'ai passé au milieu des Indiens, j'ai pu me convaincre qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce qu'écrivent certains voyageurs qui mettent sur le papier leur première impression.

Nous croyons bon de rappeler à tous nos lecteurs que le Bulletin salésien leur est envoyé gratuitement au titre de Coopérateur salésien, et qu'on ne leur réclame pour cela aucune taxe d'abonnement. Cependant, qui ne voudrait coopérer à notre œuvre, en y concourant au moins pour les dépenses du Bulletin, en nous offrant chaque année la minime somme de cinq francs? Nous supplions donc tous nos lecteurs de vouloir bien nous aider par une aussi faible offrande; mais, libre à eux de l'augmenter



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Vive Marie

Cuyaba (Brésil), 23 juillet 1901.

Au Matto Grosso aussi, notre bonne mère, Notre-Dame Auxiliatrice, veut se faire connaître pour se faire aimer plus, et moi, fils d'une si bonne Mère, je suis heureux de pouvoir publier dans notre *Bulletin* ce qui est arrivé.

L'année dernière, 1900, quelques-uns de nos confrères furent atteints du *Beriberi*, maladie spéciale à ce pays, qui commence par produire une grande faiblesse, la somnolence, l'enflure des pieds et des jambes devenus presque insensibles, et si on la néglige l'enflure finit par atteindre le cœur et donne une mort terrible. Comme le principal remède est le changement d'air et les bains froids, nous les envoyâmes à la maison de noviciat de Saint-Antoine, sur les bords du Coxipo. Par ce moyen, ils se rétablirent.

Cette année, les mêmes retombèrent ainsi que plusieurs autres, et il est à noter que la rechute est considérée comme incurable et le prélude d'une mort voisine. On fit comme l'année précédente, mais presque sans résultat. Les médecins, après avoir prescrit divers remèdes, ordonnèrent comme moyen indispensable le changement de climat. Quelques-uns des nôtres étaient dans ces conditions, particulièrement le clerc Colbacchini que je dus malgré la grande nécessité de personnel, envoyer jusqu'à Montevideo, à 20 jours de distance par eau. Son départ suscita un peu de panique même chez ceux qui se cachaient, pour ne pas trop me contrister, de sorte que je dus envoyer aussitôt chercher le docteur et ordonnai une visite générale. A ma très grande peine, je vis que prêtres, professeurs et chefs de métiers me mettaient dans la

stricte nécessité de fermer le collège et de devoir en embarquer encore quelques-uns. Je proposai de les envoyer pendant quelque temps à Coxipo, mais le docteur hocha la tête et dit n'avoir aucun espoir, qu'il fallait les envoyer beaucoup plus loin, où cela nous était impossible.

Je laissai partir le docteur et puis je dis à tous de commencer aussitôt une neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice, en recommandant aux autres la même neuvaine. Je ne manquai pas cependant d'user des moyens humains dont je pouvais disposer, en envoyant les plus atteints à Coxipo. La neuvaine commença le 15 avril. Le lendemain j'allai les visiter et je trouvai que les plus suspects Don Fraga et Visetti, le chef menuisier, se trouvaient mieux. Le surlendemain au contraire Visetti avait les pieds et les jambes si gonflées qu'on aurait dit des coussins. Je lui donnai une médaille de Notre-Dame Auxiliatrice pour mettre dessus. Dès le lendemain tous commencèrent à s'améliorer, si bien que le dernier jour de la neuvaine, qui était pour nous l'ouverture du mois de Marie, tous étaient hors de danger. Le 25, j'envoyai ceux qui avaient été les plus atteints se présenter au médecin et il ne put que constater leur guérison. C'est ainsi que Notre-Dame Auxiliatrice nous délivra de bien des ennuis. Vive Marie!

Don BALZOLA, prêtre.

Profonde gratitude

Salles du Gardon, 1er octobre 1901.

C'est avec un cœur rempli de reconnaissance que je viens vous prier d'avoir la bonté de faire insérer dans votre *Bulletin* l'expression de ma profonde gratitude envers Notre-Dame Auxiliatrice.

Depuis déjà quelque temps je sollicitais de sa toute puissante intervention et surtout de sa bonté une grande faveur, et lui promettais

en même temps une aumône pour ses orphelins, si elle daignait m'exaucer. Cette grâce, pour laquelle je priais avec toute la ferveur de mon âme, vient de m'être enfin accordée. J'ai même plus obtenu que je n'avais demandé.

Gloire, honneur, louange à Notre-Dame Auxiliatrice! Aussi, suis-je heureuse de venir accomplir ma promesse. Ci-joint cinq francs pour les orphelins.

Vve B.

Reconnaissance à Marie

France

J'avais promis à Notre-Dame Auxiliatrice, si elle guérissait mon frère religieux salésien, de faire inscrire la grâce dans le *Bulletin salésien*. Elle m'a exaucée, j'accomplis ma promesse et Lui demande de continuer de le protéger ainsi que nos parents.

UNE RELIGIEUSE.

Pour la seconde fois.

Avignon, 15 octobre 1901.

J'ai l'honneur de vous adresser sous ce pli un mandat de dix francs, en reconnaissance de la grâce obtenue par Notre-Dame Auxiliatrice, notre bonne Mère, qui a bien voulu me rendre la santé, alors que tout le monde autour de moi était sans espoir.

Mille actions de grâces soient rendues à cette bonne Mère qui nous exauce ainsi pour la seconde fois.

Ayez la bonté de faire dire une messe d'actions de grâces en faveur des âmes abandonnées du Purgatoire le plus tôt possible.

M. F., *Enfant de Marie*.

Reconnaissance et confiance.

Lyon, 16 octobre 1901.

Je vous envoie ma petite offrande, avec le cœur plein de reconnaissance et de confiance envers cette puissante Protectrice, Notre-Dame Auxiliatrice et saint Antoine de Padoue, qui m'ont sortie d'une grande difficulté. Je leur avais promis cette offrande, s'ils venaient me tirer de cette difficulté sans ennui, et de fait cette difficulté très sérieuse s'est dissipée sans que je m'en occupe.

J'ai pleine confiance en mes puissants Protecteurs, et j'espère que saint Antoine de Padoue m'obtiendra de nouveau la grâce plus importante que je demande maintenant à la bonté de Dieu et de sa très sainte Mère, Notre-Dame Auxiliatrice, à qui je fais une

plus grande promesse, pour vos chers orphelins, si je suis bientôt exaucée.

En attendant, je serais très heureuse de donner un faible témoignage de ma reconnaissance dans votre *Bulletin*, envers Notre-Dame Auxiliatrice et saint Antoine de Padoue, pour les nombreuses grâces qu'ils m'ont obtenues, et particulièrement cette dernière.

Une Coopératrice de Lyon.

Journée de pain.

Lille, 3 novembre 1901

Selon la promesse que j'ai faite, je vous remets une journée de pain pour vos enfants. Grâce à leurs prières, mon petit-fils, qui était très malade, et qui ne devait guérir qu'après plusieurs années de traitement, s'est trouvé guéri le neuvième jour de la neuvaine faite à la Madone de Don Bosco et à saint Antoine.

Louanges et gloire.

Champorcher, 8 novembre 1901.

Je vous envoie la somme de dix francs, dont cinq pour cinq messes en actions de grâce à l'autel de Notre-Dame Auxiliatrice, quatre en reconnaissance d'une guérison obtenue par son intercession et le reste pour le *Bulletin salésien*.

C'est pour la seconde fois que cette bonne Mère a daigné exaucer mes prières. Louanges et gloire lui en soient à jamais rendues.

N. N.

Deux grâces.

Oran, 11 novembre 1901.

Je tiens à remercier publiquement Notre-Dame Auxiliatrice de deux grâces que je lui ai demandées et que j'ai obtenues. Je voudrais pouvoir propager son culte dans notre chère Oranie. Qu'on l'invoque, on est sûr d'être exaucé. Ci-joint cinq francs en reconnaissance.

E. P., *Coopérateur salésien*.

*
*
*

Nice

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une grâce obtenue par son intercession.

J. S.

*
*
*

En action de grâces à Notre-Dame Auxiliatrice, cent francs pour une lampe de sanctuaire.

L. V.



AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR

De l'exil à la patrie

Relation de Don Guido Rocca
(Suite et fin)*

A Riobamba – Premières impressions – Autres épreuves – Sept jours de réclusion – Les on dit – Dépêches sur dépêches – Il faut prendre une résolution – Départ de Riobamba – Voyage pour Quito.

Riobamba est une petite ville située dans la vallée du même nom, sur les pentes du Chimborazo, le roi des Andes. Elle ne compte que de 10 à 12,000 habitants, en général bons et hospitaliers. Elle est entourée de nombreux villages assez importants, comme Guano, Chambo, Guamote, tous lieux de villégiature. Le climat est très sec, à cause des vents violents qui y soufflent; le terrain sablonneux manque d'eau, il est par cela même peu agréable à la vue et peu utile pour la vie, tandis qu'au contraire le panorama est un des plus beaux que l'on puisse contempler. Le Chimborazo, le Tungurahua, l'Altare avec ses trois sommets et le terrible Sangay, volcan en pleine activité des Andes orientales, entourent Riobamba comme une couronne. Pendant la nuit, quand le firmament est limpide, ce qui arrive presque toujours, un astronome aurait un vaste champ d'observation pour contempler l'immense quantité d'étoiles qui peuplent le ciel de Riobamba. A mon avis, soit pour ce

motif, soit en raison des phénomènes météorologiques produits par ce climat spécial, il me semble qu'un observatoire y serait de grande utilité pour la science. La ville est assez régulière, mais ne possède aucun bel édifice; on ne remarque guère que le couvent et l'église des PP. Rédemptoristes, le palais du gouverneur, l'église, le couvent des Marianites et l'hôpital. On peut dire que le commerce y est complètement mort; si l'on excepte le samedi, qui est jour de marché, on peut se promener tranquillement dans la ville sans rencontrer personne dans les rues.

Notre collège est lui aussi en proportion avec la condition de la ville où il se trouve; il est très pauvre bien que d'origine ancienne, car il appartenait, je crois, autrefois aux Pères d'Issoudun. En somme il est petit pour les 180 élèves externes qui fréquentent les classes et pour les 40 internes qui y sont recueillis, privé de toutes commodités, spécialement pour un établissement salésien; mais en échange les confrères qui s'y trouvent, font beaucoup de bien. Il y a annexée au collège une église, qui autrefois était dédiée à Notre-Dame de la Merci, actuellement elle est abandonnée, mais avec le temps, on espère la rouvrir pour satisfaire les besoins spirituels des habitants de ce quartier.

Mais, revenons à notre voyage. Nous arrivions sur la place du collège à deux heures de l'après-midi du dimanche 13 novembre. Le directeur se trouvait sur le seuil de la porte, tout prêt à se rendre à l'hôpital voisin, dont il est aumônier. Par signes je lui fis comprendre que nous, qui arrivions peut-être à l'improviste, étions de la maison. Si nous ne nous fussions pas trouvés dans la rue, exposés aux regards, je l'aurais embrassé et serais ensuite couru à l'intérieur du collège pour saluer et embrasser tous nos confrères. Tout à coup je m'entendis dire par le directeur: « Beaucoup de prudence, ne parlez

(*) Voir *Bulletin salésien*, novembre et décembre 1901.

pas beaucoup, faites en sorte que personne ne s'aperçoive de votre arrivée. Votre compagnon s'arrêtera ici, mais vous ne pouvez demeurer avec nous, parce que ce serait nous compromettre; j'ai déjà trouvé une maison amie, où vous pourrez aller en toute confiance, en attendant que vous puissiez poursuivre votre voyage pour Quito, ou que l'on arrange les choses pour le mieux : beaucoup de prudence et que nos enfants ne s'aperçoivent pas que vous êtes ici. » A ces mots mon sang se glaça dans mes veines; une angoisse mortelle m'oppressa le cœur et je me dis en moi-même : « Là où je croyais voir finir mes peines, voilà qu'elles se renouvellent, avec l'ennui en plus de ne pouvoir même pas demeurer au milieu de mes confrères. »

Là-dessus nous entrons au parloir, où avec mille précautions et en cachette des enfants, nous pûmes saluer nos confrères. De là on nous fit entrer dans la cuisine où notre ancien cuisinier de Quito nous servit un bon repas. Le reste du temps se passa en prière et en conversation, jusqu'à ce que, à la tombée de la nuit, je dus me séparer de mes confrères et de mon compagnon, et toujours habillé en laïc, je fus conduit chez M. Ricciulli, chez qui je devais rester jusqu'à nouvel avis, comme on dit. Je ne trouve pas d'expressions pour décrire mon angoisse, car bien que chez des amis, je me considérais comme prisonnier, puisque je devais rester toute la journée caché dans la maison, ma présence à Riobamba étant, suivant l'avis du directeur, dangereuse et pour moi et pour la communauté salésienne. Je ne pouvais encore reprendre la soutane, ni célébrer la sainte messe et c'était là mon plus grand chagrin, car il y avait déjà plus d'un mois que je me voyais contraint de mener cette vie; rien ne faisait prévoir qu'elle finirait de sitôt et pourtant je me trouvais à quelques mètres seulement de mes confrères.

Le lendemain j'attendis avec impatience le directeur pour pouvoir prendre avec lui les résolutions opportunes. Beaucoup de difficultés se présentaient pour mon voyage jusqu'à la capitale. D'abord les conditions politiques du pays, qui étaient encore mauvaises. A Quito, j'étais très connu et je ne pourrais y rester sous mon déguisement. Et comment ferais-je si j'étais découvert, ayant été exilé par les mêmes qui réglent encore les des-

tinées de la République? D'autre part des troubles venaient de s'élever et ce serait vouloir s'exposer que de voyager par là. En outre j'avais l'ordre de Mgr Costamagna d'attendre à Riobamba la venue de notre confrère Pancheri, et selon l'avis des supérieurs locaux mon séjour ici était devenu impossible à cause des dangers auxquels je pouvais les exposer. Je ne savais comment faire. Je résolus donc d'envoyer une dépêche à Pancheri pour l'appeler, et le directeur me conseilla de passer à Cuenca ou à Gualaquiza, si je ne pouvais aller à Quito.

Mais je n'acceptai pas, parce que la mission qui m'était confiée par mes Supérieurs était la réouverture du collège de Quito, et si je ne pouvais la conduire à bonne fin, alors je partirais pour l'Europe, suivant les instructions que j'avais reçues de vive voix et par écrit de Mgr Costamagna. Trois longs jours se passèrent; enfin je reçus une dépêche de Pancheri qui me disait qu'il se trouvait un peu plus loin qu'Octavalo à deux jours de distance de Quito à la ferme de M. Fison Larrea, et que par conséquent il ne pouvait venir. Avec cette dépêche les affaires se compliquaient. Voyant que cela tardait plus que je n'avais cru, je priai le directeur de me laisser au moins célébrer la sainte messe: ce que j'obtins. Il me fit avoir un autel portatif qui venait des PP. Rédemptoristes, et dans la maison même où j'étais réfugié je pus ainsi célébrer les saints mystères. Cela dura quatre jours qui avec les trois précédents faisaient sept jours de réclusion, et au lieu de s'éclaircir, l'horizon semblait de jour en jour s'obscurcir. Tout faisait présager une fin peu agréable, et notre ami, qui le comprenait bien, souffrait de me voir souffrir. Enfin voici comment il plut à Dieu de disposer les choses.

C'était le dimanche, huit jours juste après mon arrivée à Riobamba, quand quelques personnes vinrent aviser mon hôte, M. Ricciulli, que le bruit courait par la ville qu'il avait caché dans sa maison un prêtre déguisé venu du Chili en qualité d'espion. Si c'était vrai, l'affaire devenait sérieuse, car dans ce cas sans s'informer davantage, les autorités s'emparaient du personnage suspect et le condamnaient à l'exil ou à d'autres peines. J'envoyai immédiatement aviser le directeur de notre maison qui opina de me cacher dans une autre maison pour détourner les recherches.

Cette opinion me parut tout à fait inopportune, parce que me cacher ailleurs, n'était-ce pas donner corps aux ouï-dits. Je résolus au contraire d'aller demeurer au collège, malgré l'avis contraire, et à huit heures et demie du soir je m'y présentai. Le directeur, bien qu'effrayé, me le concéda, après avoir résolu de s'aboucher le lendemain avec le gouverneur local pour lui faire connaître la chose en toute confiance et lui demander son avis.

Le lendemain je dus rester caché toute la journée dans la dépense, jusqu'à ce que le directeur eût parlé avec le gouverneur. Quoique celui-ci fût malade et qu'il n'eût pu le recevoir, il lui fit dire cependant par sa dame qu'il n'existait pas de si grand danger qu'il se l'imaginait par mon arrivée à Riobamba. A peine eus-je su cette réponse, que dans la dépense même où je m'étais réfugié, je quittai aussitôt l'habit séculier pour me revêtir des livrées des ministres du Seigneur; mais, comme je n'avais rien apporté avec moi, je dus tout emprunter à l'un ou à l'autre de mes confrères. Je me présentai donc dans ma nouvelle tenue aux enfants du collège, comme un nouveau venu de Cuenca et ils m'accueillirent comme tel.

Mon désir était toujours cependant de me rendre au plus tôt à Quito; dans ce but s'échangeaient avec Pancheri lettres et dépêches qui, soit par la distance, soit par le mauvais service, soit par le pseudonyme que j'avais dû employer, ne faisaient qu'augmenter l'obscurité et les inquiétudes. Je désirais au moins savoir si mon voyage à Quito était possible, quoique ce ne fût pas de suite; mais même cela je ne pouvais le déduire des dépêches qui arrivaient en réponse aux miennes. Naturellement je ne pouvais rester tranquille à Riobamba, quoique mes confrères me comblassent d'attentions, parce que n'étant pas de la maison, on ne pouvait me confier aucun emploi et d'autre part je restais résolu d'entreprendre le voyage d'Europe, si je ne pouvais aller à Quito.

Au milieu de ces doutes je résolus de faire un pas décisif. J'écrivis une lettre à M. Fison Larrea, un de nos bons Coopérateurs de Quito, le propriétaire de la ferme où se trouvait notre confrère Pancheri, et je lui confiai mon projet de m'y rendre, en le suppliant de me dire si cela était convenable. Quelle ne fut pas ma joie quand je reçus de lui une lettre char-

maute, pleine d'affection, dans laquelle il me disait que non seulement il n'y avait aucun danger pour ma venue à Quito, mais que même cela était très convenable, et il m'offrait en même temps l'hospitalité chez lui. En même temps arrivait à notre directeur une lettre de Pancheri qui confirmait la même chose.

Ipsa facto, je résolus mon voyage à Quito, malgré la résistance que me faisait encore le directeur, et si je ne lui avais pas promis d'adresser la parole aux élèves du collège, durant la neuvaine de la fête de l'Immaculée-Conception, je n'aurais même pas tardé d'un jour; mais pour assister mes confrères en une fête aussi solennelle, je retardai mon départ jusqu'au 11 décembre, jour auquel s'accomplissait un mois depuis mon arrivée dans la capitale de la province du Chimborazo. Cependant la difficulté d'obtenir le passeport semblait s'opposer à cette résolution: grâces à Dieu, il n'y eut pas d'obstacles. Dès le 4 décembre j'avais envoyé mon compagnon au palais du gouverneur pour retirer ce document avec mes nom, prénom et qualités, et le lendemain j'étais en possession du bienheureux passeport.

Sûrs alors qu'il n'y avait plus de difficultés pour notre voyage à la capitale, nous nous mîmes à tout disposer pour ce voyage, en commençant par retenir nos places dans la diligence qui va d'Ambato à Quito. Le 11 décembre arriva enfin: après avoir célébré la sainte messe, nous primes congé de nos confrères et nous recommandant à Dieu et à Notre-Dame Auxiliatrice nous nous remîmes en route en compagnie de la Supérieure de l'hôpital et d'une novice, qui se rendaient aussi à Quito. Nous déjeunons à Mocha et le soir à cinq heures et demie nous sommes à Ambato, où nous descendons chez les RR. PP. Dominicains, qui nous traitèrent avec toute l'affabilité possible, et nous rendirent tout confus par leur extrême bonté.

Le 12, nous prenons place sur la diligence qui va à Quito. Dieu, en même temps qu'il nous protégeait, n'hésita pas à nous le prouver d'une manière visible, tant il semblait prendre plaisir à nous voir lutter avec les difficultés. Quel ne fut pas mon trouble, en prenant place dans la diligence, de m'apercevoir que nous étions entourés de la fine fleur du parti radical, tous parents et amis de nos gouver-

nants actuels, qui manifestèrent aussitôt leur dégoût de se trouver en compagnie d'un prêtre; de mon côté je craignais fort qu'ils ne sachent que j'étais Salésien. Et de fait ils le savaient déjà car le lendemain, quand nous rencontrâmes à Tiopullo le général Alfaro et qu'il demanda qui j'étais, ils lui répondirent aussitôt que j'étais un prêtre salésien, et comme tel me présentèrent à lui.

A Latacunga nous fûmes encore reçus dans un couvent de Dominicains, ce qui me permit de célébrer la sainte messe et d'éviter l'encombrement des voyageurs. On nous prépara des lits dans le parloir et il fut convenu que le lendemain nous nous lèverions de bonne heure pour pouvoir dire la messe avant notre départ. La crainte de laisser passer l'heure et de manquer la diligence m'empêcha de dormir tranquille. A trois heures et demie j'étais déjà sur pieds, mais dans le couvent on n'entendait pas le moindre bruit et le bon frère, dont nous avons besoin pour entrer dans l'église, ne donnait pas signe de vie. Quatre heures sonnent, rien; mon inquiétude augmente. Je résolus donc d'aller moi-même par le couvent à la recherche de la sacristie. Nous sortions par la porte du parloir quand s'élança sur nous un gros chien noir, que nous n'avions pas vu dans l'ombre du cloître. Un cri de peur s'échappa aussitôt de nos lèvres, mais cela fut encore providentiel car le bon frère, que nous attendions, dormait tranquillement; ce furent nos cris et les aboiements du chien qui le réveillèrent. Sans cet incident peut-être n'aurions-nous pas pu satisfaire notre dévotion, tandis qu'au contraire je pus ainsi célébrer la sainte messe, et après une légère collation nous arrivâmes encore à temps pour prendre place dans la diligence.

C'était le 13 décembre, jour fixé dans les desseins de Dieu pour mon retour à Quito, après la dure épreuve de l'exil. A mesure que nous approchions, mon cœur battait plus fort, en même temps que revenaient à mon esprit mille souvenirs ou gais ou douloureux. Je me figurais déjà revoir le *Protectorado*, nos bienfaiteurs, nos amis et surtout nos anciens élèves. Nous déjeunons à Machachi et à quatre heures et demie du soir notre diligence se trouvait déjà sur la descente appelée Guamani, de laquelle on peut voir le pittoresque mont du Panecillo, sentinelle de Quito.

A Quito — Collège Don Bosco à la Tola — Patronage — Noël et fête de famille — A San José — Réouverture du collège — Les premiers internes — Conclusion.

J'avais avisé à temps de mon arrivée à Quito, aussi j'y étais attendu avec anxiété, peut-être avec la même que celle qui me brûlait d'y être. M. Emmanuel Fison se montra en cette occasion un vrai gentilhomme, en prévoyant tout le nécessaire pour l'arrivée des Salésiens. Sachant que nous n'avions pas de cuisinier, il nous en envoya un payé par lui. De même il envoya sa voiture au devant de nous à deux lieues de distance, à un endroit appelé *San Bartolo*. Quelle ne fut pas ma surprise quand, à l'arrêt de la diligence, je vis sortir d'une voiture notre ancien élève José Delgado, qui m'appela par mon nom en disant: « Venez, Père, venez; M. Fison vous salue et vous envoie sa voiture. » Nous descendons de la diligence et nous montons dans la voiture, qui nous conduit en une demi-heure à notre maison de Tola. Tout était prêt. Ma première pensée fut de visiter la chapelle où je trouvais, ornée avec goût, l'image de Notre-Dame Auxiliatrice, la même qui avait été bénite par notre bon Père Don Bosco et qui avait échappé au pillage général de notre maison de Sangolqui. Quels remerciements ne lui adressons-nous pas, pour nous avoir ramenés sains et saufs jusqu'à Quito, après tant de péripéties! Le collège en construction a bel aspect et promet de devenir un grandiose édifice.

Le lendemain je célébrai la première messe dans la chapelle déjà achevée, et je ne pus m'empêcher d'adresser à l'auditoire une fervente allocution. Nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre. Il s'agissait de commencer le Patronage, notre premier et principal travail. Le premier dimanche, 20 ou 25 enfants des plus voisins accoururent à la récréation; le dimanche suivant, attirés, comme par un aimant, ils montèrent à plus de 100; le troisième dimanche à 200 et ils allèrent ainsi croissant jusqu'à atteindre le chiffre de 600. A mesure qu'ils venaient, j'augmentais les jeux, et maintenant on peut dire que le Patronage de Quito est bien organisé et fréquenté avec assiduité et profit. J'ai voulu célébrer avec pompe la première fête qui était celle de Noël. Notre maison ressemblait beau-

coup dans son humilité à la crèche de Bethléem. mais la Vierge sainte, qui en bonne Mère pourvoit à tout, même aux choses les plus insignifiantes, nous avait envoyé, en la personne d'un de nos anciens élèves, un bon maître de chapelle. Par ses soins tous devinrent chantres et nous célébrâmes bien la neuvaine et la fête.

Une de mes premières occupations fut de visiter les Coopérateurs que je trouvai bien disposés et contents du retour des Salésiens à Quito. Je trouvai également d'excellents amis, dans la famille d'un de nos voisins, en même temps que je me réjouissais du prochain retour de Rome de notre archevêque dont je connaissais l'affection envers ses Fils les Salésiens, comme il avait coutume de les appeler.

Pour revenir à notre établissement, il y manquait la présence de notre confrère Pancheri. Je désirais beaucoup le voir et j'avais grande hâte de parler avec lui au sujet de notre maison. D'une semaine à l'autre j'espérais toujours qu'il reviendrait, mais à la fin je me décidai à aller le voir moi-même. J'ai déjà dit qu'il se trouvait à San José, au-dessus d'Ibarra, à deux jours de Quito. Avec mon compagnon de voyage et un ancien élève, je pris la route de San José le 9 janvier. Nous partîmes de Quito à une heure après-midi et à huit heures et demie le soir nous arrivions à Machingui. Nous dûmes attendre jusqu'à onze heures pour pouvoir souper, puis nous dormîmes de notre mieux et le lendemain de bonne heure nous poursuivîmes notre voyage, pour arriver à Octavalo à midi. Nous nous rencontrâmes là avec nos anciens élèves les Pintos, qui nous accueillirent de leur mieux. Ils auraient voulu nous garder chez eux au moins un jour, mais l'anxiété de nous trouver avec Pancheri nous fit continuer notre voyage aussitôt après le repas. Sachant que Pancheri allait souvent à la ferme de Quitumbita, qui appartient au docteur Paez, notre grand ami, je résolus d'y passer, mais quelle ne fut pas notre surprise quand, à notre arrivée à six heures et demie du soir, on nous dit que Pancheri était parti au devant de nous, malheureusement par une route toute opposée. J'attendis jusqu'à dix heures du soir, mais vaincu par le sommeil, j'étais sur le point de me livrer au repos, quand j'entendis frapper avec force à ma porte, et à la voix qui m'appelait je reconnus

Pancheri lui-même qui était revenu d'Octavalo, malgré la pluie et l'obscurité. Il serait difficile de décrire notre rencontre après quatre années environ que nous ne nous étions pas vus. Dans l'embrassement que nous nous sommes donnés, que de choses se disaient nos cœurs, quel échange d'affection et de joie! Nous restâmes à causer jusqu'à minuit avec toute l'expansion possible, enfin nous nous couchâmes. Le lendemain, après avoir célébré la messe à Quintumbita, nous allâmes à San José, où je m'arrêtai une journée entière, c'est-à-dire jusqu'au lendemain soir. Je visitai les machines et je pus constater ainsi toute la responsabilité dont s'est chargé Pancheri, ce qui justifie son absence prolongée. Dans la journée, nous nous rendîmes à Octavalo, où nous nous reposâmes chez les Pintos, et le lendemain de bon matin nous nous mettions en route pour retourner à Quito où nous arrivions à sept heures et demie du soir. Le but de ce voyage avait été de nous mettre d'accord pour la bonne marche de la maison, si bien qu'à mon retour je décidai d'ouvrir définitivement le collège avec les premiers internes. Ils furent de suite au nombre de cinq, et nous inaugurâmes aussitôt les ateliers des mennisiers, sculpteurs et forgerons. Cet événement se fêta solennellement le jour de la fête de Saint-François de Sales, par une séance en l'honneur de Mgr l'archevêque.

Et maintenant, comme conclusion, j'invite les lecteurs de ces lignes à vouloir bien unir leurs prières à celles de tous les Salésiens mais surtout de ceux de l'Équateur, pour rendre grâces à Dieu qui, dans sa bonté, s'il permet souvent que ses serviteurs soient opprimés, ne laisse pas cependant le démon vainqueur. Malgré toutes les difficultés, l'Œuvre salésienne va de l'avant à Quito en toute tranquillité; elle jouit d'une certaine paix, prospère et promet d'arriver promptement à la grandeur qu'elle avait auparavant, en étendant ses bienfaits à nombre d'enfants qui cherchent dans nos établissements le pain, le travail et le ciel.

Gloire à Dieu et à Notre-Dame Auxiliatrice!

DON GUIDO ROCCA,
Salésien.





PAMPA CENTRALE

Les deux nouvelles écoles de Général Acha

Don Pierre Orsi nous écrit de Général Acha, en date du 8 janvier dernier: « Je suis heureux de vous annoncer que nous avons mené à bien la construction de notre école et de celle des Filles de Marie Auxiliatrice. Que la divine Providence et Notre-Dame en soient remerciées! A son passage ici au mois de juin, Mgr Cagliari a béni les deux pauvres édifices ainsi que la statue de Notre-Dame Auxiliatrice qui, le sceptre à la main, préside du haut de l'établissement, à l'éducation de la jeunesse. La réception, qu'au mois de septembre la population fit aux Filles de Marie Auxiliatrice, montre clairement en quelle estime tout le monde ici tient l'œuvre de Don Bosco, notre inoubliable Père et Fondateur. Les deux écoles furent immédiatement inaugurées et fonctionnent heureusement. »

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Une mission dans le district de S. François Xavier

Voici ce qu'écrit en date du 22 mars dernier, notre confrère Don Boido: « Le 9 courant, je partais de Viedma, pour me rendre en compagnie d'un ami dans le district de Saint-François Xavier, éloigné de 25 kilomètres de cette capitale. Durant le trajet, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de contempler avec tristesse les immenses ravages causés par la dernière inondation du Rio Negro: maisons détruites, arbres brisés, ponts emportés et de plus les routes changées en profonds ravins et en fossés remplis d'eau, ce qui constitue un véritable danger pour les voyageurs. »

« A peu de distance de Viedma, nous eûmes à passer un pont que l'on appelle le pont de Juan José Rial et qui est fortement endommagé. Il est très dangereux; les chars n'y passent qu'avec mille précautions, et de plus sont obligés de payer un peso, quant à nous nous donnons vingt centimes. A quatre heures nous arrivions à la maison de notre ami M. Léon. Comme j'avais l'intention d'y célébrer la sainte messe, nous

nous y arrêtons donc jusqu'au lendemain. Il me raconta que, la nuit précédente, avait soufflé un fort vent du nord qui avait fait écrouler plusieurs maisons en construction et déraciné bien des arbres. Après la Messe, suivant l'usage, je prononçai quelques mots pour recommander à toutes les personnes présentes d'accomplir avec soin leurs devoirs religieux et de fréquenter les sacrements.

« Pendant les jours, qui s'écoulèrent du 10 au 18, je parcourus une grande partie des districts de Saint-François Xavier et de Cubarea, en passant par les maisons d'un grand nombre de fermiers, où je donnai des leçons de catéchisme aux enfants petits et grands, célébrai la sainte messe et administrai les sacrements. Comme la population est très disséminée et qu'elle ne peut venir qu'avec de grandes difficultés aux réunions annoncées, en y ajoutant un peu d'indolence pour les surmonter, il se trouva que bien peu de personnes songèrent à remplir leurs devoirs religieux. De plus les écoles de l'état étant laïques, il s'en suit qu'un grand nombre d'enfants croissent dans la plus complète ignorance religieuse.

« A notre retour à Saint-François Xavier nous apprîmes que M. Tello, le gouverneur du territoire se trouvait dans le district, et dirigeait en personne les travaux qu'il a ordonnés dans le but de boucher l'importante ouverture par laquelle les eaux du Rio Negro se sont répandues dans la vallée voisine de Viedma. Nous avons beaucoup regretté pour plusieurs raisons de ne pouvoir aller saluer le catholique et actif gouverneur.

« Malgré les difficultés rencontrées et les inconvénients énumérés, j'ai pu constater à mon retour à Viedma que j'avais eu la satisfaction d'administrer seize baptêmes, d'entendre vingt-six confessions, de distribuer trente communions et de bénir quatre mariages.

« J'ai hâte de vous envoyer bientôt une autre relation sur une mission qui dura six mois, et s'étendit sur une surface de deux cents lieues. »

CHILI

Le nouvel Institut Léon XIII à La Serena

Dans notre numéro du mois de mai 1901, page 133, nous avons annoncé l'arrivée de nos Confrères à La Serena; voici les premières nouvelles

que nous envoie Don Gasparoli, dans sa lettre du 11 avril dernier :

« C'est à la fin du mois d'août (1900) que nous avons pris possession du vaste terrain, accepté par Mgr Fagnano et destiné depuis près de six ans à un nouveau collège salésien. Notre première occupation a été de réunir les jours de fête autant d'enfants que nous avons pu pour leur enseigner le catéchisme. En même temps se poursuivaient les travaux de construction de la maison, afin de pouvoir promptement former un

passo à Turin pour la fête de Notre-Dame Auxiliatrice. Le lundi de Pâques, nous montâmes donc tous, Salésiens et enfants, saluer Marie et, partie en chemin de fer, partie en voiture ou à cheval nous atteignîmes le célèbre sanctuaire, situé sur le sommet de hautes montagnes, à 1031 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous croyions entrer dans le pays sans que personne s'en aperçût, nous nous trompions, car presque tous les habitants, avec les Pères du S. Cœur de Marie à leur tête, vinrent à notre rencontre, et au son des clo-



CHILI — Premiers enfants du collège de La Serena.

internat de petits artisans. Mais tout cela coûtait énormément : nous nous sommes donc recommandés à Notre-Dame Auxiliatrice et à saint Joseph, nous leur avons fait une promesse, et Marie, par l'intercession de son chaste époux, a bien voulu exaucer ses enfants.

« En effet, le deux février de cette année, nous avons béni une belle chapelle neuve et au milieu de mars nous avons pu inaugurer le nouvel institut salésien de La Serena, qui en honneur de Sa Sainteté le Pape, s'appellera : *Collège salésien Léon XIII*. Nous devons payer les frais de construction, et juste le 19 mars, fête de saint Joseph, Mme Juana Ross de Edwards, déjà notre protectrice et mère des Salésiens du Chili, paya complètement nos dettes.

« Il était donc plus que juste d'accomplir notre promesse. Pour cela nous nous rendîmes au sanctuaire d'Andacollo, où la piété, la dévotion et l'enthousiasme nous représentent au vif ce qui se

ches, au milieu des acclamations et des cris de : Vive le Pape, Vive Don Bosco, Vivent les Salésiens, nous accompagnèrent jusqu'au sanctuaire. Là un discours affectueux de bienvenue et de pieux cantiques remplirent nos cœurs de joie. Le lendemain se chanta la messe solennelle et eut lieu la communion générale pour remercier Marie, lui consacrer les enfants, prémices de ce collège, et lui demander une bénédiction toute spéciale pour notre insigne bienfaitrice.

« Les RR. PP. Missionnaires non seulement nous hébergèrent dans leur maison, mais ils nous firent une douce violence, pour nous obliger à rester deux jours, au lieu d'un, et nous passâmes ces deux jours au milieu de la prière et de la joie la plus pure. Accompagnés des enfants d'Andacollo, nous sommes allés visiter les mines d'or voisines, tandis qu'au retour on nous fit la surprise d'une belle séance littéraire improvisée en quelques heures. Que notre bonne Mère Notre-Dame Auxili-

liatrice veuille bien bénir ces bons Fils du Vénérable Père Claret, qui se montrèrent d'une charité si exquise envers les pauvres Salésiens !

« Enfin ce matin, après avoir célébré la sainte messe et demandé une dernière bénédiction à la Madone, nous quittions avec peine le sanctuaire à 8h. $\frac{1}{2}$, et à 4h. $\frac{1}{2}$ nous rentrions dans notre collège pour y poursuivre avec plus de courage le travail entrepris. »

PATAGONIE SEPTENTRIONALE

En mission autour de Rawson dans le Chubut

Don Giacomuzzi nous écrit: « Je veux d'abord vous parler de la mission qui s'est donnée pour la première fois dans le sud de ce vaste territoire. Don Carrena s'y est employé, il partit le 12 septembre 1900, accompagné d'un ancien élève de la maison de Viedma, et il était de retour le 22 octobre, après avoir baptisé beaucoup et béni plusieurs mariages, pour lesquels il servait en même temps d'officier civil, ayant obtenu à cet effet du gouverneur la délégation nécessaire. Les communions ont été relativement assez nombreuses dans les différents endroits qu'il toucha sur un parcours de plus de 400 kilomètres.

« Après la fête de l'Immaculée-Conception, que nous avons célébrée avec toute la pompe possible, et embellie par la première communion de cinq jeunes enfants, Don Carrena repartait, en compagnie du coadjuteur Rigazio, pour une mission au milieu des Indiens de ce territoire, qui jusqu'ici n'avaient pas encore été visités. Ce furent cette fois les brebis qui cherchèrent le pasteur; ils étaient venus eux-mêmes nous prier de leur envoyer un ministre du Seigneur, parce qu'ils ont dans leurs maisons huit, dix, douze ou même plus de personnes à baptiser, qu'ils veulent s'unir par le mariage ou qu'ils ont besoin des Sacraments. Pressé par ces suppliques, le missionnaire partit le 14 décembre dernier avec deux mules seulement. Par bonheur un des nos amis se trouva avoir besoin d'envoyer ses chevaux dans les Cordillères, il les confia donc à Don Carrena, qui pourra ainsi s'en servir avantageusement pendant quelque temps. J'espère bientôt pouvoir vous donner des détails de cette mission. »

BRÉSIL

Agrégation officielle de notre école de Cachoeira do Campo

Don Albanello, dans sa lettre du 27 mars, nous communique cette consolante nouvelle: « Le 20 de ce mois, écrit-il, le Président de la République du Brésil a signé un décret, par lequel notre collège de Cachoeira do Campo est agrégé au gymnase national, avec tous les privilèges et toutes les prérogatives de ce dernier. C'est une grâce

toute spéciale que nous a faite le Seigneur, grâce qui nous attirera de nombreux enfants de plus, et nous procurera en même temps l'occasion de faire beaucoup plus de bien à la jeunesse de toute classe. En augmentant les entrées, l'agriculture, déjà en si bonne voie, recevra une nouvelle impulsion, et les moyens ne nous manqueront pas pour élever dans le travail et la vertu un plus grand contingent d'enfants pauvres. »

AMÉRIQUE CENTRALE

Bonnes nouvelles de San Salvador

Le directeur de notre maison de Santa Tecla, près de San Salvador, nous envoyait il y a quelque temps les nouvelles suivantes: « Avant de terminer l'année 1900, nous avons eu la consolation de commencer ici, à Santa Tecla, notre chapelle en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice. S. Ex. le Président de la République fut parrain à la cérémonie de la pose de la première pierre, et sa dame, marraine. La construction de notre chapelle va de l'avant, grâce à la générosité de notre bonne maman Béatrice de Estaves, qui s'est proposé de faire élever cette chapelle à Notre-Dame, pour que la Madone de Don Bosco lui prépare ensuite une petite place au Paradis.

« C'est pour nous une grande consolation de voir l'enthousiasme et les sympathies que s'attire l'Œuvre salésienne dans cette République. On voudrait des Salésiens partout et on ne se contente pas de désirs et de paroles, mais on en vient aux faits, et on nous offre, qui une maison, qui un collège, qui une église, qui un vaste terrain pour une colonie agricole. Dans la capitale même, on nous a fait cadeau de deux terrains spacieux pour y établir avec le temps un collège. Pour l'instant, sur la demande de Mgr l'évêque, nous y ouvrons deux Patronages, où nous enverrons chaque dimanche le personnel nécessaire.

« L'an dernier, la dame du Président désirait beaucoup recevoir une grâce de Notre-Dame Auxiliatrice, elle avait promis que, si elle l'obtenait, elle ferait élever une église en l'honneur de la Madone de Don Bosco. Aujourd'hui, qu'elle a obtenu cette grâce, la pieuse dame s'est employée à accomplir sa promesse. Le plus difficile était de trouver un endroit propre à ce but, mais une autre dame le résolut en offrant spontanément sa maison de campagne située aux portes de la capitale, sur une belle colline, qui domine la ville et où l'on jouit du climat d'un printemps continu. Tout est réglé: là s'élèvera l'église de Notre-Dame Auxiliatrice et un collège. Le Président lui-même approuve le projet et Mgr l'évêque le bénit. Le 29 janvier prochain est fixé pour la pose de la première pierre de ce nouveau temple en l'honneur de notre chère Madone. »

Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSIEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli *



CHAPITRE VIII

(Suite)

Puis lui parlant du nouvel habit qu'il devait revêtir, le prêtre zélé le compara avec hardiesse à la nature humaine elle-même dont il plut à Jésus-Christ de se revêtir pour nous racheter du péché, et il s'exprima à peu près en ces termes : « La nature humaine était certainement un vêtement vil, abject et ignominieux, dont Jésus-Christ était presque, n'ai-je pas dit, écrasé, vêtement qui lui faisait horreur par ses faiblesses, et qui à chaque instant lui représentait les douleurs de sa passion et de sa mort; mais cet habit que porta Jésus sur la terre, fut cependant pour lui la source de mérites infinis, d'une gloire ineffable et d'un triomphe éternel. Ce fut en effet pour ses humiliations que le Père lui donna un nom qui est supérieur à tout autre nom, un nom qui fait plier tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers. Ainsi à toi qui aspire à devenir son ministre, je suis prêt à donner, au nom de Dieu et de l'Église, un habit, qui par sa couleur noire, comme le drap mortuaire du cercueil, te rappellera toute la vie que tu es mort au monde, et ne dois plus vivre que pour Jésus-Christ; je te donnerai un habit humble et même ignominieux aux yeux des personnes du monde, qui te sera l'occasion de nombreux mépris et d'immenses sacrifices; cependant (comme il m'est doux de l'espérer avec la grâce divine) non seulement il te servira de bouclier impénétrable

dans les luttes contre le monde et contre le démon, mais il te transmettra aussi, comme la robe de Jésus-Christ lui-même, une vertu secrète, capable de guérir les maladies des âmes, et deviendra aussi pour toi et pour beaucoup d'autres un instrument de mérite, de gloire et de triomphe. Que ce saint habit te couvre durant ton pèlerinage sur la terre, qu'il t'enveloppe à l'heure de la mort et qu'il resplendisse d'immortels rayons au jour de la résurrection. » Ce sont ces pensées et d'autres aussi pieuses que développa le saint prêtre, pendant que les yeux de tous se fixaient sur Louis Lasagna qui, absorbé dans d'aussi sublimes concepts, était resté agenouillé en face de l'autel. La cérémonie achevée, tous sortirent de l'église avec le désir de contempler de près le nouveau lévite et de lui présenter leurs plus cordiales félicitations.

Mais au milieu d'une joie si unanime, il semblait que le jeune clerc avait une peine au fond du cœur. En effet, aussitôt qu'il le put, il confia à un ami que les paroles du directeur étaient descendues au plus profond de son âme, et en avait fait vibrer toutes les fibres. Il ajouta que l'allocution du directeur lui avait fait toucher avec la main combien il était indigne de l'habit religieux, dont il avait été revêtu, et qu'il lui semblait impossible, avec son caractère, de pouvoir acquérir les vertus nécessaires au sublime état qu'il allait embrasser. C'était un découragement momentané; mais il se remit promptement, grâce aux amicales exhortations et aux avis, dont il se fit un trésor, ainsi que des paroles du directeur, pour marcher avec entrain dans la voie commencée.

Durant le cours de cette année d'épreuve, ses supérieurs eurent de lui un tel soin, que rien ne lui manqua de ce qui pouvait con-

(*) Voir *Bulletin salésien* août 1901 et suivants.

tribuer à sa complète formation religieuse. De son côté, avec cette énergie qui lui était propre, il fit une guerre cruelle à ses passions, prenant pour maître et modèle Jésus-Christ, il mit tous ses soins à en recopier les vertus, de manière à en contracter l'habitude; de telle sorte que, au terme de son apprentissage il se trouva si bien aguerri pour toutes les épreuves de la vie religieuse que, malgré tous les efforts du démon pour le faire dévier du droit sentier, nonobstant la rigoureuse résistance des mauvaises inclinations à l'acquisition de la vertu, il resta ferme dans sa vocation comme un écueil au milieu de la mer. Si dans la suite nous rencontrons encore dans sa vie ordinaire quelques faiblesses et quelque rare défaut, nous aurons aussi en même temps toujours à admirer la force et l'énergie avec lesquelles il se corrige, de sorte que ces quelques petites taches seront éclipsées par ses splendides qualités.

Pendant cette année, les pratiques religieuses et ses autres occupations ne le détachèrent jamais de ses chères études; bien plus il les continua avec une nouvelle ardeur. Il étudia la philosophie sous la conduite du docte professeur Don Cerruti, maintenant directeur des études de toute notre pieuse Société, et il lui fut redevable de n'être pas imbu de certaines erreurs philosophiques, ordinairement admises alors, souvent même dans les classes de quelques séminaires, et dont n'était pas complètement exempt le traité même qu'il avait entre les mains. L'abbé Lasagna, peu de temps après, donnait une preuve évidente de ses progrès dans les sciences philosophiques, en soutenant, avec respect et avec force en même temps, les théories de saint Thomas sur l'origine des idées contre un savant prélat qui sur ce point suivait un autre système. Non habitué à des études superficielles, il s'appliqua à la philosophie avec tant de profit que, lorsque plus tard il dut lui-même, par obéissance l'enseigner à d'autres, il put remplir ce devoir assez facilement et avec un réel avantage pour ses élèves. Bien plus, quand il fut envoyé directeur du collège Pie IX à Montevideo, il était souvent invité à faire passer les examens de philosophie à l'Université; il interrogeait les candidats et portait un jugement sur leurs réponses comme s'il eût étudié la veille ces questions. Cependant il

y avait des années que ses nombreuses et graves occupations ne lui avaient pas permis d'ouvrir un livre de philosophie. Son intelligence était naturellement et fortement portée vers les choses sublimes et élevées, et pour les apprendre et les retenir, la grande versatilité de son esprit, la tenacité de sa mémoire et l'énergie de sa volonté lui servaient de puissant secours.

CHAPITRE IX

Il est désigné comme professeur de sixième à Turin — Il se rend au pays — Sa conduite édifiante — Son apostolat — Sa première conquête — Il commence la classe — Clarté et charme de son enseignement — Peines et déboires — *Esto vir!* — Consécration de l'église de Notre-Dame Auxiliatrice — Sa dévotion et ses industries pour faire honorer Marie — Le souvenir d'une belle poésie.

En septembre 1867, la famille Salésienne, qui ne comptait pas encore un grand nombre de membres, se trouvait réunie autour de son fondateur, pour la retraite, à Trofarello, village peu éloigné de Turin. L'abbé Lasagna s'y trouvait aussi et de ces saints exercices, prêchés par Don Bosco et par Don Bona de Breseia, il retira un immense profit pour sa perfection religieuse, au point de devenir indifférent à tout ce que les Supérieurs pourraient disposer à son égard. Il reçut donc sans s'émouvoir l'obéissance qui l'appelait à Turin, comme professeur de sixième, et il se serait rendu de suite à sa nouvelle destination, si des raisons de famille ne l'avaient obligé de demander l'autorisation de se rendre au pays avec son frère.

C'était la première fois que ses compatriotes le voyaient revêtu de la soutane; tous admirèrent la dignité avec laquelle il savait la porter. Ils furent encore plus édifiés de sa retenue et surtout de sa piété en servant à l'autel et en s'approchant de la sainte communion. Il se trouva cependant quelqu'un pour croire que l'habit clérical ne convenait pas à un jeune homme ardent, dégagé dans sa démarche et connu au pays comme très habile à jouer au ballon. Cet individu s'approcha donc de lui d'un air aimable, et eut la hardiesse de lui dire ces mots: « Quand jet-

teras-tu donc aux orties cet habit qui t'embarasse dans le jeu ? » Un regard sévère et un acte de profond mépris furent toute la réponse du jeune clerc.

Répandre par son exemple la bonne odeur de la vertu ne lui suffisait plus. Fils de ce Don Bosco qui répétait si souvent ce cri : *da mihi animas*, et qui était dévoré d'une si ardente soif des âmes, il sentait aussi lui-même un irrésistible besoin de s'immoler pour le salut du prochain. Partout où il s'apercevait qu'il y avait du mal à empêcher ou du bien à promouvoir, il y accourait et mettait en œuvre toute son industrie pour atteindre son but. Ce fut pendant ces vacances que, croyant découvrir dans un de ses amis, plus âgé que lui et qui avait déjà fait son service militaire, de vrais indices de vocation religieuse et sacerdotale, il ne se tint pas pour satisfait avant de l'avoir décidé à le suivre à Turin, où, après avoir achevé ses études, il devint prêtre et religieux dans la pieuse Société salésienne. C'est Don Louis Porta, directeur de l'Oratoire salésien de Pavie.

Cependant les jours s'écoulaient, et le moment était venu de commencer la classe que les Supérieurs lui avaient confiée. Don Bosco, suivant l'exemple d'autres grands maîtres, considérait l'action d'enseigner comme un excellent et très efficace moyen de perfectionner la formation religieuse et scientifique de ses fils. C'est en effet par l'enseignement donné aux autres, que s'éclairent et se complètent les notions acquises, peut-être obscurément et imparfaitement, sur les bancs de l'école; et c'est aussi dans l'enseignement, donné suivant le système de Don Bosco, qu'un jeune Salésien fait preuve d'aptitude à sa sublime mission. La classe doit être ordinairement pour lui l'apprentissage de son apostolat, quand bien même dans la suite il serait appelé à d'autres emplois, soit en Europe, soit dans les missions. C'est pour cela que le jeune Lasagna, arrivé au terme de son cours de philosophie, dut monter à son tour dans la chaire du professeur.

La première gymnasiale (ou classe de sixième) est à bon droit considérée à l'Oratoire salésien comme une des classes les plus importantes pour le soin que le maître doit avoir de veiller à ce que les élèves posent des bases solides à leurs études, et elle a coutume d'être, en même temps, une des plus

fatigantes par le nombre des élèves. Notre jeune professeur se lança à corps perdu dans le vaste champ que l'obéissance lui avait assigné. Sa manière d'enseigner réunissait en même temps la clarté qui rendait la leçon agréable et l'aménité qui faisait aimer la classe comme si elle eût été une récréation. Les fruits de son zèle et de son infatigable activité furent donc abondants et consolants; cependant les peines, les déboires et les ennuis ne lui manquèrent pas pour cela. La pratique de la vie commune lui fournit l'occasion de terribles combats, en raison de son caractère facile à s'enflammer. Exposé au contact du prochain, il ne sut pas toujours se maîtriser assez et supporter les défauts d'autrui. De plus, de la noble mission de l'éducateur il n'avait connu que les beautés de la théorie; il devait maintenant en expérimenter les nombreuses et grandes difficultés, si bien que, comme il était à craindre, à son habituel enthousiasme succéda le plus accablant découragement. On ne peut dire combien en souffrit son cœur si sensible et si délicat. Les choses allèrent si loin qu'il serait tombé malade, si Don Bosco n'avait pas été prompt à le relever et à lui souffler un nouveau courage. Il racontait dans la suite à un ami l'effet magique que produisait en lui la parole *Esto vir* que lui adressait son bien-aimé Supérieur, et il faisait remarquer qu'au sortir de cette pauvre chambre, où Don Bosco le recevait si cordialement, il se sentait comme déchargé de tout poids, et par la même physiquement raffermi et tout ragaillard. Il est bon de savoir que, dans les moments où son âme était le plus opprimée et découragée, il ne s'abandonnait pas à d'indiscrets épanchements, à de vaines confidences; s'il ne lui arrivait pas de déverser aussitôt le trop plein de son chagrin dans le cœur paternel de Don Bosco, il courait se jeter aux pieds de la Sainte Vierge, qui n'a jamais trompé la confiance qu'il avait mise en Elle. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement, puisque sa dévotion déjà si vive à Notre-Dame Auxiliatrice, reçut encore une plus grande impulsion de ce qui se passa cette année à l'Oratoire salésien.

D. ALBERA.

(A suivre.)

Livres et Revues

L'AMI DES CATÉCHISMES

Le Souverain Pontife ne cesse de nous recommander d'instruire les enfants, de leur enseigner le CATÉCHISME, qui contient la science, précieuse entre toutes, de bien vivre et de bien mourir.

Or, cet enseignement qui, d'ordinaire, s'adresse à de jeunes enfants, offre de grandes difficultés. Pour le mettre à la portée des jeunes intelligences auxquelles il est offert, nous avons publié le *Catéchisme en images*, afin que la mémoire de l'enfant fût aidée par la gravure.

Aujourd'hui nous annonçons une nouvelle publication, désirée depuis longtemps, si nous en jugeons par les lettres nombreuses et pressantes qui nous l'ont demandée.

Il s'agit d'une brochure illustrée, l'Ami des Catéchismes qui paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et qui contient, avec quatre gravures, pleines pages, en couleur, des histoires où se retrouvent mises en actions les principales questions du Catéchisme. Le tout sous une couverture également illustrée et dont le sujet change à chaque numéro.

L'AMI DES CATÉCHISMES

REVUE BI-MENSUELLE

Abonnement. Un an: 3 f. 50. Etranger: 4 f. 50.
Chaque numéro: 0 f. 10; le cent, franco 9 f. 75.

Prime à toute personne qui demande
trois abonnements.

Douze abonnements: 30 fr. au lieu de 42 fr.

Appareil photographique franco
pour toute personne qui recueillera
douze abonnements.

Librairie salésienne
32, rue Madame, PARIS VI

Vie et Pontificat de S. S. Léon XIII,
par M. l'Abbé Joseph GUILLERMIN, aumônier des Ursulines de Jésus à Saint-Tropez, Membre de l'Académie Pontificale des Arcades, avec Lettre-Préface de S. G. Mgr Arnaud, évêque de Fréjus et de Toulon. 2 beaux vol. in-8 avec portrait. — Prix: 8 francs; franco en gare: 8 fr. 60. — Librairie B. Blond, 4, rue Madame, Paris, VI^e.

Vingt-cinq ans de l'histoire de l'Église! Tel est le titre qu'on eût pu donner à cet ouvrage, où l'auteur s'est efforcé de condenser, en des pages évocatrices, les plus diverses manifestations de la vie religieuse contemporaine.

Biographe attentif et consciencieux, M. l'abbé Guillermin a dégagé tout d'abord avec soin la psychologie de son héros, ne laissant aucune obscurité dans ces préliminaires obligatoires. Successivement il nous montre le futur Pape enfant, étudiant, puis prélat, délégué à Bénévent et à Pérouse, légat en Belgique, enfin évêque de Pérouse et cardinal. Le lecteur trouvera çà et là un grand nombre de détails peu connus, mais souverainement instructifs et révélateurs.

Après le portrait, voici le tableau d'histoire. Le

Pontificat de Léon XIII n'a certainement jamais été étudié avec cette abondance de documents ni avec cette sûreté de critique dans la discussion des textes et des faits.

Grâce à l'ingénieuse disposition d'un plan longuement médité, l'auteur a pu grouper et exposer d'ensemble les faits capitaux se rapportant à chaque nation ou les événements ayant entre eux une connexion naturelle. De sorte qu'on peut lire en quelques chapitres solidement liés toute l'histoire religieuse d'un pays, ou l'exposé d'une question particulièrement complexe.

Nous signalons au lecteur les chapitres sur la France, sur l'Allemagne (genèse et fin du Kulturkampf, médiation pontificale); sur les États-Unis (concile de Baltimore, les Chevaliers du Travail, la question scolaire, l'américanisme); sur la question romaine, la presse, l'esclavage, les ordres religieux, l'union des Églises dissidentes; sur l'Angleterre (lettres aux Anglais, ordinations anglicanes); sur la vie intime du Pape, etc., etc...

Dirai-je que le seul examen de la langue et du style dévoile dans cet ouvrage le fruit d'une longue patience? On a su se tenir à distance égale de la sèche érudition, laquelle eût paru déplacée dans un sujet qui devait être traité *con amore* — et de cette grandiloquence, malheureusement aussi fréquente que détestable dans les ouvrages historiques.

L'intérêt d'un tel livre — et conçu dans cet esprit — éclate aux yeux de tous. Depuis un quart de siècle, l'action de Léon XIII a été mêlée à tout ce qui s'est fait de grand, d'élevé, de digne d'attention sur le globe. Ceux qui liront l'histoire de son Pontificat par l'abbé Guillermin y trouveront l'explication de bien des mystères de la politique contemporaine.

Études. — 20 novembre: L'état présent des études bibliques en France, *Alfred Durand*. — Un philosophe chrétien (II), *Joseph Ferchat*. — Le docteur Phobos (II), *Pierre Suau*. — Nécrologie. Le R. P. Henri Mertian. — Bulletin philosophique. La crise de la morale, *Lucien Roure*. — La vente d'une congrégation, *Joseph Brucker*. — T'ien-Tehou (II), *Henri Havret*. — L'équilibre adriatique, *Paul Targile*. — Revue des livres. — Événements de la quinzaine.

5 décembre: Dix années de la vie de Louis Veillot, *Georges Longhaye*. — Le quietisme. Lettres inédites du frère de Bossuet (II), *Eugène Griselle*. — La vie religieuse d'un bourgeois de Reims au 17^e siècle. Jean Maillefer, *Henri Brémond*. — L'autorité divine des livres saints, *Lucien Méchineau*. — La résurrection d'un peuple. La Bosnie et l'Herzégovine, *Joseph Bur nichon*. — Les noces d'or de M. Berthelot, *Edouard Capelle*. — Les missions catholiques françaises, *Henri Chérot*. — Les avariés, de M. Brieux, *Pierre Suau*. — Revue des Livres. — Événements de la quinzaine.

Victor Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris VI.
Abonnement: 25 frs; Union postale: 30 frs.

Les personnes qui désireraient se procurer les numéros antérieurs du *Bulletin salésien*, peuvent nous les demander et nous nous ferons un plaisir de les leur faire parvenir.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant: JO-EPH GAMBINO
1902 - Imprimerie salésienne.

rais-je dire, les dépenses qu'il nous faut faire chaque jour pour leur entretien, et sans votre secours il nous serait impossible de continuer. La vue de tant de maisons qui luttent pour la vie et se débattent au milieu des étreintes des dettes, me fait souvenir de ce que disait avec tant de vérité notre préfet apostolique de la Terre de Feu, Mgr Fagnano, dans la Conférence qu'il faisait à Turin le jour du départ des Missionnaires :

Beaucoup disent : Les Salésiens sont riches ! Oui, répondrai-je, ils sont riches de maisons sans revenus et surchargées d'impôts ; ils sont riches d'enfants pauvres ou orphelins à élever et à entretenir ; ils sont riches de dettes faites pour continuer leurs Œuvres et soutenir leurs Missions.

La diminution de la charité serait fatale aux Œuvres de Don Bosco, qui reposent seulement sur la divine Providence, parce que, la charité cessant, elles cesseraient d'exister.

Ce sont ces embarras financiers qui m'ont imposé l'obligation de vous faire un appel spécial par la Circulaire que je vous ai adressée dans le cours de l'année passée et que je rappelle à votre charité. Pardon de cette digression, et passons à l'examen de nos Œuvres.

En Europe

Dans le cours de l'année écoulée, notre soin principal a été de consolider autant que possible les maisons déjà existantes, en les dotant ou du personnel nécessaire ou des moyens propres à l'avancement de chacune. Grâce à Dieu, notre œuvre ne marche pas en vain, puisque nous avons trouvé, d'après le compte rendu général, une amélioration notable pleine de sécurité.

Cependant, à la suite de demandes réitérées de personnages éminents, je me suis vu forcé d'accepter de nouvelles maisons, dont l'ouverture avait été promise depuis déjà plusieurs années.

C'est ainsi qu'en Italie, a été inaugurée

la maison d'Ancône, qui doit devenir, sous le nom d'Institut de la Sainte Famille, une école professionnelle d'arts et métiers. Un comité de Coopérateurs, sous la présidence de S. Em. le cardinal Marnara, travaillait déjà depuis plusieurs années à l'érection de cet Institut, à cause du besoin absolu d'une œuvre qui s'occupât de la jeunesse; aujourd'hui l'œuvre est commencée et, avec l'aide de Dieu, elle donnera bientôt de bons fruits. — A Schio, grâce à la munificence de Mgr Panciera et de dévoués Coopérateurs, on nous a confié Patronage, Écoles du jour et du soir, en faveur des enfants des nombreux ouvriers de ce centre manufacturier. L'amour de la jeunesse et l'affection portée aux Salésiens ont fait promptement développer la charité de ces généreux Coopérateurs. — A Corigliano d'Otrante, s'est ouverte une nouvelle Colonie agricole, par les soins de M. le baron Comi qui a fourni tous les moyens nécessaires pour élever la jeunesse dans l'amour de la religion et d'un travail raisonné des champs qui seul peut rendre la nation prospère.

En Autriche, dans la partie de la Pologne soumise à cet empire, on a pu inaugurer à Oświęcim, en octobre dernier, la nouvelle maison commencée depuis plusieurs années, auprès de l'église de Saint-Hyaacinthe, qu'un comité nous avait offerte, après l'avoir rachetée aux Juifs. Nous avons pu y ouvrir des classes pour la jeunesse et nous y ajouterons bientôt une école d'arts et métiers, si la Providence veut bien continuer à nous bénir au milieu des grandes difficultés où nous nous trouvons.

En France, en Suisse, en Belgique, en Espagne et en Portugal, nous n'avons fait que nous maintenir et renforcer les œuvres existantes.

Enfin en Angleterre, pour répondre à la vive charité de l'évêque de Portsmouth, nous avons accepté, dans la ville de Farnborough, un orphelinat pour les enfants des marins et des soldats si éprouvés ces